

Académie Royale  
de Langue & de Littérature  
Françaises



BULLETIN

TOME XXX — N° 2  
Juillet 1952

## SOMMAIRE

	Pages
<b>Réception de l'Académie française, (à Bruxelles, les 9 et 10 mai 1952)</b> .....	89
<b>Réception académique de M. Roger Bodart, (10 mai 1952).</b>	
Discours de M. Charles Plisnier .....	124
Discours de M. Roger Bodart .....	132
<b>Réception académique de M. Georges Simenon.</b>	
Discours de M. Carlo Bronne .....	138
Discours de M. Georges Simenon .....	145
<b>Les Origines Valoisiennes de l'Académie française.</b>	
Lecture faite à la séance du 5 avril 1952 par M. Fernand Desonay .....	156

---

## Réception de l'Académie française

---

*Née d'un an à peine, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises s'était vu l'objet d'une flatteuse invitation de la part de son éminente consœur l'Académie Française. La réception eut lieu le 18 mai 1921 et eut pour cadre le magnifique domaine de Chantilly.*

*En 1931, Jules Destrée, alors directeur en exercice de l'Académie, entendit célébrer à la fois le dixième anniversaire de la fondation de l'Académie et le cinquantenaire de la renaissance des lettres belges d'expression française. Le château de Mariemont servit de théâtre à cette double commémoration. L'Académie française avait tenu à s'y faire représenter par une importante délégation.*

*L'Académie française songea à inviter de nouveau l'Académie Royale en 1937, à l'occasion de l'Exposition de Paris. C'est dans cette circonstance que les membres de notre Compagnie furent conviés, cas unique, à participer à une séance de travail du Dictionnaire.*

*Après quinze ans, et après le terrible entracte de la guerre, il convenait que nos deux Compagnies reprissent contact. Avec le plus confraternel empressement, l'Académie française accepta l'invitation de l'Académie Royale à venir à Bruxelles les 9 et 10 mai 1952.*

*De l'Académie française étaient présents : M. Maurice Garçon, ff. de directeur, M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel, Mgr Grente, MM. Pierre Benoit, Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, André Maurois, Pasteur Vallery-Radot, Émile Henriot, comte Robert d'Harcourt, Marcel Pagnol. Ils étaient accompagnés de M. André Malle, directeur des services administratifs de l'Institut de France. C'était la première fois que l'Académie Française se déplaçait en corps.*

*S. M. le Roi Baudouin, voulant marquer Son intérêt à l'illustre*

*Compagnie, offrit en son honneur, le vendredi 9 mai, au Palais Royal, un déjeuner, dont on peut dire qu'il fut le premier déjeuner officiel du règne.*

*Le Roi, en tenue de lieutenant-général et portant la plaque de Grand-Croix de l'ordre de Léopold, accueillit Ses hôtes dans le salon du « Penseur », où se trouve une réplique de l'œuvre de Michel-Ange. Les académiciens français furent présentés au Souverain par le comte de Vaucelles, chargé d'affaires de France à Bruxelles, tandis que le baron Carton de Wiart, Grand Maréchal de la Cour, présentait les personnalités belges.*

*Après ces présentations, le Roi remit à M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, les insignes de Grand-Croix de l'ordre de la Couronne, en déclarant qu'il entendait ainsi honorer l'illustre Compagnie.*

*Le déjeuner fut servi dans le salon Empire.*

*Le Roi avait à sa droite M. Maurice Garçon et à sa gauche M. Georges Lecomte. Lui faisait face le Grand Maréchal de la Cour ayant à sa droite Mgr. Grente et à sa gauche M. Pierre Benoit.*

*Les autres invités étaient MM. Jean Van Houtte, Premier Ministre ; Paul Van Zeeland, Ministre des Affaires Étrangères ; Pierre Harmel, Ministre de l'Instruction Publique ; le baron Guillaume, Ambassadeur de Belgique à Paris ; le comte Pierre de Vaucelles, chargé d'affaires a. i. de France ; pour l'Académie française : MM. Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, André Maurois, Pasteur Vallery-Radot, Émile Henriot, le comte Robert d'Harcourt et Marcel Pagnol ; pour les Académies royales de Belgique : MM. Thomas Braun, Henri Liebrecht, le professeur Mayence, Luc Hommel, Charles Bernard, Lucien Christophe, Gustave Vanzype, Gustave Charlier, le vicomte Davignon, le professeur Delbouille, le chanoine Sobry et le chanoine Coppens ; pour la Presse : MM. Ernest Storck, Georges Detaille et Théo Bogaerts, respectivement présidents de l'A. G. P. B., de la Presse bruxelloise et de la Presse étrangère ; pour la Maison du Roi : MM. Van der Linden, intendant de la Liste civile ; Hubert Verwilghen, chef de cabinet, et J. P. Paulus, chef de cabinet adjoint du Roi ; le vicomte de Ghellinck Vaernewyck, maître des cérémonies de la Cour ; le vicomte du Parc, chambellan ; Weemaes, secrétaire du roi Léopold III ; le colonel Dinjaert, chef de la Maison militaire ;*

le colonel Rombouts, commandant des Palais royaux et le major Debèche, officier d'ordonnance de service.

\* \* \*

A 15 h., S. M. le Roi prenait congé de ses invités.

Aussitôt après, les membres de l'Académie Française et les membres de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises se réunirent, au Palais des Académies, en une séance de travail. Elle se tint dans la salle Marie-Thérèse. Au bureau prirent place MM. Thomas Braun, directeur de l'Académie royale, ayant à sa droite M. Maurice Garçon, directeur de l'Académie Française et à sa gauche M. Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie royale.

Outre les académiciens français déjà cités, étaient présents, des académiciens belges : Mlle Julia Bastin, MM. Charles Bernard, Roger Bodart, Carlo Bronne, Constant Burniaux, Joseph Calozet, Gustave Charlier, Lucien Christophe, vicomte Henri Davignon, Maurice Delbouille, Fernand Desonay, Louis Dumont-Wilden, Henri Liebrecht, baron Pierre Nothomb, Georges Simenon, Marcel Thiry, Gustave Vanwelkenhuyzen, Gustave Vanzype. Aux académiciens belges s'était joint M. Mario Roques, membre de l'Institut et membre de l'Académie royale au titre étranger.

Ayant déclaré la séance ouverte, M. THOMAS BRAUN prit la parole en ces termes :

Messieurs de l'Académie Française,

C'est la quatrième fois en trente ans que nous échangeons des compliments et que notre Directeur a l'insigne honneur de s'incliner devant vous.

En 1921, au lendemain de sa fondation par le Roi Albert, vous avez, comme une bonne fée penchée sur un berceau, sous l'auréole de cette auguste paternité, fait confiance à notre Compagnie, véritablement reconnue et consacrée à Chantilly, où Albert Giraud vous disait :

*Messieurs, les frontières de la France sont plus larges que ses*

*frontières politiques. Tous les pays où votre langue est parlée, écrite, cultivée, sont littérairement des provinces françaises. Les écrivains français de Belgique, qu'ils soient de souche flamande ou wallonne, en dépit de leur différence d'accent et de leur façon particulière de traduire la vie, ambitionnent le titre d'écrivains français. Leur cœur appartient — passez-moi l'expression — à leur patrie natale. Il lui appartenait déjà avant 1914. Il lui appartient plus profondément encore aujourd'hui, et vous auriez peu d'estime pour eux s'ils vous tenaient un autre langage. Mais la Belgique est la patrie de leur cœur, la France est la patrie de leur esprit.*

En 1931, pour ses dix ans, par une chaleur tropicale, vous avez daigné accepter de venir à Mariemont, où Jules Destrée, parrain de notre Académie disait :

*Nous sommes ici, avec nos amis français, pour célébrer avec jerveur ce qu'ont cherché ceux de 1881, ce qui est le souci majeur de notre Académie : la langue française, sa richesse, sa variété infinie, sa splendeur. Je connais mal et peu les autres langues et je ne voudrais pas faire de comparaisons peut-être irritantes ; mais que la langue française, en perpétuel devenir, me paraît belle ! Peuvent seuls ne pas l'admirer ceux qui ignorent l'art de s'en servir. Exceptionnellement génératrice de clarté, exceptionnellement apte à préciser le sens des « mots de la tribu », à exprimer les nuances les plus indéfinissables de la pensée et du sentiment, la posséder est posséder un trésor, un trésor éclatant et précieux qu'aucun pillage ne peut nous ravir.*

Puis, en 1937, lors de l'Exposition de Paris, admis que nous étions, par une grâce exceptionnelle — privatim — au sanctuaire de vos travaux, dans la salle de vos séances hebdomadaires consacrées au Dictionnaire de l'usage, Henry Carton de Wiart — qui, quelle que soit sa haute destinée, doit bien regretter de n'être pas des nôtres, aujourd'hui — avait opportunément souligné que :

*Si nous regardons les avenues qui aboutissent à la renaissance française, il en est une, et non la moins importante, dont le point de départ fut la Cour de Bourgogne. Là, rappelait-il, se déroula*



Avant le déjeuner qu'Il offrit en l'honneur de l'Académie française, le Roi Baudouin remet à M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel, les insignes de Grand-Croix de l'Ordre de la Couronne. Voici, de gauche à droite, Georges Duhamel, Mgr Grente, Georges Lecomte et, à déni caché, Jacques de Lacretelle, le Roi Baudouin qui masque André Maurois, le baron Carton de Wiart, Grand Maréchal de la Cour, M. Maurice Garçon.

*pour la première fois, avec une juvénile emphase qu'un peu de maturité devait mortifier, la période héroïque de la langue française et ceux-là mêmes qui inclinent aujourd'hui à taxer d'illisible un historien comme Georges Chastelain — ce qui n'est pas le cas de notre secrétaire perpétuel — se réjouissent cependant qu'en son temps, on ait beaucoup lu, étudié et imité ce chevalier flamand qui se piquait d'écrire.*

Qu'ajouterais-je, confus de la rare fortune que m'octroie notre mouvement rotatif d'accueillir à mon tour ici, en ce Palais du Prince d'Orange, sous le regard satisfait de l'Impératrice Marie-Thérèse et encore ému de la réception que notre jeune Roi Baudouin a voulu vous réserver, aux premiers jours de son règne, pour le placer sous le signe des Muses — d'accueillir, disais-je, cette magnifique délégation des Princes de la Pensée, de l'Éloquence, de l'Histoire, des Lettres, de la Poésie, venus du Palais, de l'Église, des déserts du sable et de l'amour, de la mer, des bois et des champs, et de tant de mondes..., après une deuxième guerre qui, derechef, a sauvé la civilisation chrétienne et la tradition humaniste que nous entendons perpétuer ?

Sous l'évocation de ces précédents inoubliables, j'affirmerai plus que jamais notre respect, notre vénération pour la langue que nous servons. Ce verbe — comme le proclamait le Roi Albert à Paris même, à la Présidence d'un célèbre dîner de la Revue des Deux Mondes, « ce verbe, jailli d'une inépuisable inspiration, a eu toutes les audaces, en réalisant chaque fois tous les équilibres ». Oui, répétons, mes chers Confrères, en présence des maîtres illustres de la littérature française qui l'incarnent aujourd'hui devant nous, cette parole royale qui définit à merveille notre raison d'être : « C'est un des ferments puissants qui lèvent l'esprit du monde. »

Nous avons osé, Messieurs, vous convier à partager avec nous une heure de travail.

Louis Dumont-Wilden, qui a déjà mérité de vous rencontrer à l'Institut, se propose de réveiller la mémoire du Symbolisme, ce groupement poétique dont la naissance rapprocha si étroitement les novateurs du vers français, qu'aujourd'hui encore ses lauriers du style 1900 ceignent le front de Liège, berceau de *La*



*Wallonie*, fondée par notre cher Albert Mockel et ses amis Henri de Régnier, Stuart Merrill, Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé, Paul Valéry, Viélé-Griffin, — sous l'égide franco-belge de Verlaine.

Je suis persuadé qu'à sa mémoire, pourtant très sûre, plusieurs d'entre vous accrocheront de précieux souvenirs.

Ainsi, peut-être, à la séance sous la Coupole, où nous assistâmes à la définition d'un mot issu du vocabulaire de l'Amitié répondra avec une modeste et fervente fierté la journée du 9 mai 1952.

Pour nous, du moins, pour notre encore jeune Compagnie, pour la Belgique, elle sera faste et marquera dans notre existence comme un de ces moments rayonnants, dans la vie des hommes, des institutions et des patries, où l'on se sent plus heureux d'être, c'est-à-dire de travailler à ce qui nous grandit et nous rapproche, en nous dépassant.

*A ces paroles de bienvenue, M. MAURICE GARÇON répondit par le discours suivant :*

Madame, Messieurs,

Ce nous est une grande joie de nous trouver parmi vous. Déjà, à plusieurs reprises, notre Compagnie s'est rencontrée avec la vôtre et a pu apprécier la délicatesse et le charme de son commerce. Pourrait-il en être autrement, alors que nous sommes les uns et les autres épris du même amour pour les lettres et animés du même désir d'être les conservateurs, voire les défenseurs, du génie de notre langue commune.

Notre Académie a sur la vôtre le privilège de l'âge, ce qui n'est pas toujours un avantage si l'on écoute les jeunes gens ; mais si nous devons la fondation de l'Académie Française au Cardinal de Richelieu, la vôtre, créée par un grand Roi, s'est si l'on peut dire imposée : elle n'a été que la consécration des efforts d'une phalange d'écrivains qui porta très haut le renom des écrits belges de langue française.

Au demeurant, votre pays, qui s'est toujours montré très attaché à ses traditions, n'a cessé d'entretenir le culte des lettres et

des arts. Soucieux de maintenir dans son intégrité le langage qui nous est mutuel, dès 1769 vos lointains prédécesseurs avaient formé une Société littéraire que des lettres patentes de Marie-Thérèse transformèrent en Académie impériale et royale des Sciences et Belles Lettres. Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette Compagnie contribua à répandre en Belgique les découvertes des sciences et l'étude des belles-lettres, mais en les réduisant peut-être un peu trop à l'histoire.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle la France fut bouleversée par de grands troubles sociaux dont il faut voir une des principales origines dans les publications des philosophes, et vous n'avez pas échappé à la tourmente qui éclipsa quelque temps les préoccupations purement spéculatives de l'esprit. Notre Académie fut dissoute, la vôtre interrompit ses travaux. Les membres dispersés cessèrent de s'assembler, et ce n'est qu'en 1816 que le roi Guillaume I reconstitua une Compagnie où la littérature tenait, hélas, peu de place. On s'y occupait surtout de sciences, d'histoire naturelle et de littérature ancienne. Une transformation résolue par Léopold I en 1845 ne combla pas cette lacune. Les sciences et les beaux-arts, les sciences morales et politiques, étaient plus à l'honneur que la littérature. Peut-être faut-il penser, en manière de consolation, qu'on jugeait alors la langue des académiciens si pure, leur style si parfait et le langage de la masse si châtié, qu'il ne parut pas nécessaire d'en surveiller l'usage.

On avait commis une erreur. Il n'est pas de perfection qui ne s'altère ; sans surveillance, il n'est pas de langage qui ne se déforme ; les expressions vicieuses s'introduisent vite et si, l'on n'y prend garde, les imprécisions se multiplient, les vulgarités s'installent, les barbarismes prennent droit de cité. Ce qui faisait la beauté de la langue, sa clarté, sa justesse d'expression, son élégance de forme, sa correction de style, son respect de la syntaxe s'évanouit. Les littérateurs, les écrivains et les philologues sont précisément les conservateurs du langage. Avec eux, il n'évolue qu'avec prudence et n'adopte qu'après réflexion les modifications nécessaires apportées par l'usage. Sans doute il arrive que quelques-uns donnent parfois dans l'outrance ; mais on s'aperçoit vite de leurs erreurs et ceux-là mêmes fournissent, en fin de compte, des expériences utiles par lesquelles on apprend ce qu'il faut éviter.

Si les sciences ouvrent l'esprit à des connaissances utiles, les lettres ne sont pas moins nécessaires. Elles sont le moyen de répandre la pensée et leur forme assure la pérennité de la langue et de son génie.

Après 1830, un progrès constant marqua les étapes d'une renaissance littéraire. De grands écrivains naquirent, mais faute d'être soutenus ils demeurèrent souvent méconnus dans leur propre patrie.

Van Hasselt, gagné par le Romantisme et qui est un de vos grands poètes nationaux, ne connut guère, sa vie durant, que des déboires. Même après la publication de sa belle épopée des *Quatre Incarnations du Christ*, il demeura obscur chez ses compatriotes. Lorsqu'il mourut, *Le Courrier de Bruxelles* annonça seulement : « le défunt s'occupait de poésie et de littérature ». Pourtant sa gloire avait franchi les frontières. Il était l'intime de Victor Hugo, l'ami de Deschamps, de Théophile Gautier, de Thiers, de Banville et de Sainte-Beuve.

D'autres encore demeuraient isolés : De Coster chantre des légendes régionales, Octave Pirmez conteur et penseur qui écrivit que « dans une œuvre d'art, la beauté de la forme ne se sépare pas de la pensée qui l'inspire ».

Aucun appui ne soutenait ces artistes dans leurs efforts.

Ce n'est que vers 1880 qu'ils parvinrent à s'assembler. Depuis longtemps un journal de jeunes : *Le Journal des Beaux-Arts et de la Littérature* avait été créé par Adolphe Siret, grand poète mort à peine au matin de la jeunesse. Il avait eu pour successeur le turbulent Albert Giraud, qui fut votre premier président. Comme toutes les publications de jeunes, *Le Journal des Beaux-Arts* sombra. Iwan Gilkin, encore un des vôtres, fonda *La Semaine des Étudiants de Louvain*. Les défenseurs du classicisme créèrent, sous la direction de Max Waller, *Le Type* qui devint *La Jeune Belgique*. On se combattit, on s'injuria affectueusement, on fit tant de vacarme que l'autorité académique supprima les deux journaux et renvoya tous les rédacteurs à leurs chères études.

Les uns avaient défendu l'Art pour l'Art, formule dangereuse qui peut conduire aux pires erreurs, mais qui, comme l'a dit votre critique Robert Gilsoul, peut dans certaines périodes de décadence servir de ferment à la Renaissance artistique. D'autres

cultivaient le symbolisme. Tandis qu'avec Camille Lemonnier une certaine jeunesse optait pour le naturalisme et qu'Edmond Picard se faisait le champion du nationalisme littéraire, d'autres étaient épris de poésie : Max Waller, Iwan Gilkin.

*J'ai creusé mon cachot dans le mensonge épais  
Impénétrable et sombre, où, geôlier de moi-même,  
Je m'enferme à l'abri même de ceux que j'aime,  
Plus seul quand j'ai parlé qu'aux temps où je me tais*

Valère Gille, Émile van Arenbergh, gravissaient les pentes du Parnasse.

Les symbolistes inspirèrent Rodenbach :

*Ah, vous êtes mes sœurs les âmes qui vivez  
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-révés  
Parmi l'isolement léthargique des villes  
Qui somnolent au long des rivières débiles.*

Maeterlinck :

*Voici d'anciens désirs qui passent,  
Encor des songes de lassés,  
Encor des rêves qui se lassent :  
Voilà des jours d'espoir passés.*

Verhaeren :

*Dès le matin par mes grands-routes coutumières  
Qui traversent champs et vergers  
Je suis parti clair et léger  
Le corps enveloppé de vent et de lumière.*

Fernand Severin, Van Lerberghe, appelèrent à la rescousse des troupes recrutées en France et l'on vit accourir Henri de Régnier, René Ghil, Valéry et Viélé-Griffin.

Ce furent de nobles luttes qui assurèrent l'épanouissement d'une belle efflorescence de littérature française en Belgique. Ils avaient eu bien du mal à se frayer un chemin. Maeterlinck n'avait pu faire tirer *La Princesse Maleine* qu'à trente exemplaires et à ses frais. Mais le renom des écrivains belges était sorti des

frontières. Il n'était pas juste, puisqu'ils avaient d'eux-mêmes groupé leurs efforts et qu'ils avaient acquis leurs lettres patentes, qu'ils fussent tenus en dehors des travaux académiques. On les en écartait pourtant, comme si les œuvres où dominent l'imagination et l'inspiration poétique appartenaient à une catégorie secondaire.

Un moment on songea à créer une quatrième classe à l'Académie Royale, mais celle-ci prit elle-même l'initiative, toutes classes réunies, de demander la création d'une Académie de Langue française indépendante. Le Roi Albert, grand humaniste, consacra, en 1920, ce vœu qui satisfaisait les désirs de tous.

Ainsi votre amour des lettres a assuré votre réunion. Votre programme est vaste. D'une part, vous vous vouez à la défense et à l'illustration des lettres françaises et votre activité s'applique à tout ce qui peut encourager et honorer en Belgique l'art d'écrire et s'attache à en éveiller le goût et à en propager le respect. D'autre part, pour vous rattacher au passé et en continuer la tradition, vous étudiez le français, son histoire, sa diffusion dans le monde et vous constituez l'histoire littéraire des anciennes provinces.

Venus tard, vous avez innové. Considérant que le génie d'une langue peut être également cultivé partout où elle est parlée, vous n'êtes point restés dans le cadre purement national. Vous avez admis parmi vous des étrangers, pourvu qu'ils aient manifesté le souci de servir la correction, la pureté et l'élégance de la langue française. La Belgique, a fait observer Jules Destrée, par sa situation géographique et le prestige que lui avaient valu les épreuves de la guerre, était spécialement qualifiée pour tenter cette conciliation de tous ceux qui parlent notre belle langue. Vous aviez compris que ses frontières littéraires sont plus larges que les frontières politiques et qu'elle est la meilleure artisanne d'une entente entre les peuples. Vous aviez d'autant plus de mérite de vous attacher solidement à la défense du français, que vous choisissiez pour vous manifester le moment précis où le français perdait le privilège d'être la seule langue des diplomates.

Enfin, vous n'avez pas réservé au prétendu sexe fort la collaboration à vos travaux.

Par votre programme, vous rendiez hommage à l'universalité de la langue française et vous manifestiez l'intention d'affirmer le caractère national de la littérature française en Belgique.

Ainsi vinrent à l'origine s'asseoir dans cette Académie les glorieux survivants des luttes héroïques. Dès leur première séance ils évoquèrent le souvenir de ceux qui étaient demeurés en route, mais qui avaient aidé si grandement à la Renaissance littéraire belge.

Dès le début, vous tournant vers la France, vous avez accueilli notre grande poétesse Anna de Noailles, et Ferdinand Brunot. Par la suite vous avez appelé parmi vous Madame Colette, l'un de nos plus grands écrivains, et M. Mario Roques, le plus savant et le plus subtil de nos philologues.

Lorsque, en 1920, votre Compagnie fut créée, la jeunesse ne vous a pas épargné les brocards. Les générations tant qu'elles n'ont pas atteint la quarantaine aiment à poursuivre de leurs quolibets les compagnies comme les nôtres. Elles ne comprennent pas que leurs chapelles sont déjà des académies inavouées et que leurs prétendues hérésies supposent, à l'origine, un acte de foi. Les chapelles sont des bâtiments accessoires des basiliques et c'est souvent par elles que la grande nef reçoit sa lumière. Vous avez laissé rire, sachant que, lorsque l'âge aurait semé dans leurs cheveux quelques fils blancs, ils ne songeraient qu'à s'asseoir parmi vous.

Votre Compagnie a été fondée dans l'enthousiasme et vous avez aussitôt jeté des regards vers nous. Jules Destrée avait dit : « Nos amis de Paris ne pourront que la considérer avec bienveillance puisqu'on devra travailler en fraternité pour la plus grande gloire de leur langue admirable. »

Vous étiez modestes en parlant de bienveillance. C'est l'amitié et l'estime que vous étiez en droit d'attendre. A peine avons-nous appris la fondation de votre Académie, qu'en mai 1921 nous vous avons conviés à venir deviser avec nous sous les ombrages de Chantilly. Le lieu avait été choisi à dessein parce qu'il représentait, comme l'a fait observer M. Doumic, la continuité d'une tradition. C'est là que le Grand Condé aimait à converser avec les beaux esprits de son temps et c'est là aussi que, pendant la guerre qui nous avait tant rapprochés, Joffre, qui devait entrer à

l'Académie Française, s'entretenait, aux heures de péril, avec votre Roi et vos généraux.

De cette première rencontre est née une affection qui ne s'est jamais démentie et, depuis, nos échanges intellectuels furent continus. En même temps que nous, en 1924, vous avez célébré le quatrième centenaire de Ronsard. Tandis que nous honorions le souvenir du Vendômois qui sut rendre sensibles aux hommes de la Renaissance la grâce et la beauté antiques, vous n'aviez pas oublié qu'il avait écrit dans la préface de *La Franciade*: « je »  
» *t'adverti de ne faire conscience de remettre en usage les antiques*  
» *vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard,*  
» *lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue*  
» *française, j'entens celle qui eut cours après que la latine n'eut*  
» *plus d'usage dans notre Gaule, et choisir les mots les plus pre-*  
» *gnants et significatifs dudit langage, mais de toutes les provinces*  
» *de France, pour servir à la poésie lors que tu en auras besoin. »*

L'amant d'Hélène nous avait ainsi montré que le français est une fusion intime de nos dialectes particuliers et c'est pour rendre cette fusion plus intime que, quatre siècles plus tard, vous vous étiez assemblés.

Le 23 novembre 1937 vous êtes revenus nous visiter à Paris, et pour vous montrer notre fraternité, nous vous avons priés — ce qui ne s'était jamais fait — de prendre part à l'une de nos séances. Avec vous nous avons travaillé au Dictionnaire. Le destin a voulu que le mot qu'on eut à définir ce jour là fût *accueil*. Votre présence, qui nous était heureuse, nous a rendu le travail facile.

Vous avez voulu à votre tour nous recevoir et nous sommes venus avec joie assister à vos travaux. Les détracteurs de la première heure se sont tus. Déjà vous ne faites plus auprès de nous figure de sœur cadette. L'importance de votre œuvre, la qualité de vos membres qui représentent une élite indiscutable, ont procuré à votre Compagnie une célébrité légitime. Vous avez poursuivi sans jamais faiblir la réalisation d'une grande entreprise : garder la langue intacte, et protéger sa précieuse richesse contre les fâcheuses transformations qui ne manqueraient pas de se produire si l'on ne surveillait sa pureté. Peut-être que sans vous, après un délai plus ou moins long, par le mélange des



A l'issue du dîner à l'Hôtel du Premier Ministre, voici de gauche à droite, MM. Marcel Pagnol, André Maurois, le comte d'Harcourt, Jacques de Lacretelle, Émile Henriot, Georges Lecomte, le Premier Ministre Jean Van Houtte, Maurice Garçon.



idiomes, des dialectes et peut-être simplement par l'introduction de cet argot populaire qui tente de tout envahir, en serions-nous arrivés à ne plus nous comprendre.

Lorsqu'on a l'honneur d'être les dépositaires d'un trésor si précieux, il n'est pas permis de manquer de vigilance. Nous faisons de notre mieux pour conserver limpide le cristal de notre langue, et si nous sommes venus nombreux, c'est pour vous témoigner notre estime pour la manière dont vous défendez avec ferveur, dans votre beau Pays, la grande cause qui nous est si chère.

M. MAURICE GARÇON remet à M. LUC HOMMEL, secrétaire perpétuel, une copie certifiée conforme de la séance du Dictionnaire, du 23 novembre 1937, à laquelle avaient pris part les académiciens belges.

M. LE DIRECTEUR donne ensuite la parole à M. LOUIS-DUMONT-WILDEN, pour une communication ayant pour objet : « Souvenirs sur le symbolisme ».

Madame, Messieurs, mes chers confrères,

Quand l'Académie française nous a fait l'honneur de nous recevoir naguère à Paris, elle ne s'est pas contentée de nous faire assister, sous la Coupole, à une de ces séances solennelles où la plupart des lettrés de langue française ont eu le spectacle de la réception d'un nouvel immortel ; elle nous a reçus dans le saint des saints, dans cette salle retirée où, sous le portrait de Richelieu, elle tient ses séances hebdomadaires, ses séances du Dictionnaire.

Nous ne pourrions faire la même chose. Nous ne faisons pas de dictionnaire. C'est vous, Messieurs de l'Académie française, qui vous chargez pour nous comme pour tous les peuples de langue française, de cette tâche essentielle qui consiste à maintenir notre langue commune dans sa pureté classique, du moins dans sa tradition, tout en l'enrichissant des apports nécessaires qui lui viennent des mœurs, de la mobilité de la vie moderne. Comme au temps de vos origines, vous consacrez le bon usage et vous êtes seuls à pouvoir le consacrer. Nos travaux

sont plus modestes. Mais ils ne se bornent pas à cette cuisine académique qui, avouons-le, nous amuse les uns et les autres : l'élection aux vacances que le sort nous inflige, les prix à décerner et les cérémonies diverses. Comme dans une autre section de l'Institut de France, *l'Académie des Sciences morales et politiques*, nous consacrons une partie de nos séances à la discussion d'une communication sur quelque point d'histoire littéraire. Je me sens particulièrement honoré d'avoir été désigné pour la communication d'aujourd'hui. J'ai choisi comme sujet quelques souvenirs d'une époque littéraire où la collaboration des écrivains de France et de Belgique a été particulièrement intime : l'époque symboliste.

Nous nous servons ici d'une expression qui est devenue tellement courante qu'il est inutile d'essayer d'y renoncer, et qui a, d'ailleurs reçu une sorte de consécration officielle, mais que je crois fausse : la littérature belge d'expression française. A mon avis, il n'y a pas de littérature belge d'expression française : il y a des écrivains français de nationalité belge, comme il y a, d'ailleurs, des écrivains néerlandais de nationalité belge. Cela ne les empêche pas, bien entendu, d'appartenir intellectuellement et sentimentalement à leur nation. Il en est sans doute parmi eux qui ne se distinguent en rien des écrivains français, mais c'est le mérite et l'originalité d'un grand nombre d'entre eux, d'exprimer en français des nuances de sensibilité, voire des formes d'intelligence, wallonnes, flamandes, spécifiquement belges ; car je crois que s'il n'y a pas de littérature belge, il y a un esprit, une sensibilité belges.

L'expression française de cette sensibilité, de cette tournure d'esprit, c'est la contribution que nous pouvons apporter à cette admirable culture française à laquelle nous nous glorifions de participer et qui, avec une merveilleuse souplesse, a su assimiler tant d'éléments non seulement provinciaux, mais étrangers.

La part des Belges, Flamands et Wallons, dans l'ancienne littérature française, est assez considérable. Sans remonter aux origines, à la Cantilène de Ste Eulalie, à Froissart, à Comines, à Jean Lemaire de Belges qui ne sont pas de mon ressort mais de celui de mes confrères romanistes, pourrais-je évoquer la mémoire du Prince de Ligne qui, appartenant par sa

naissance à la plus vieille aristocratie wallonne, se disait Français en Autriche, Autrichien en France, l'un ou l'autre en Russie, et que j'ai cru pouvoir appeler le Prince de l'Europe française.

Notre renaissance littéraire des années 80 revendiquait, ne fût-ce que par son titre la *Jeune Belgique*, des ambitions nationales, sinon nationalistes. Mais elle n'en était pas moins toute française de tendance et d'aspiration. Ses prosateurs, les Camille Lemonnier, les Georges Eekhoud, les Henri Nizet se réclamaient du naturalisme. Leurs maîtres, c'étaient Flaubert, Zola, Maupassant, Alphonse Daudet, J. K. Huysmans. Quant aux poètes, les Albert Giraud, les Ivan Gilkin, les Valère-Gille, les Fernand Severin, c'étaient de purs parnassiens.

C'est peut-être ce qui fit qu'hormis Camille Lemonnier, il n'eurent jamais à Paris l'audience à laquelle ils auraient pu prétendre. C'étaient des épigones. Des épigones de grand mérite, mais des épigones. Le symbolisme, au contraire, fut vraiment un mouvement littéraire franco-belge et peut-être aussi belge que français.

Ce qui, d'ailleurs, fit la valeur historique du mouvement symboliste, c'est qu'il fut l'expression littéraire d'une culture vraiment européenne ou plutôt cosmopolite, dont le souvenir persiste, mais qui n'est pourtant plus qu'un souvenir. On y trouvait un étrange amalgame du wagnérisme allemand, forme poétique et musicale de l'hégélianisme, du préraphaélisme anglais, de l'esthétisme italien de d'Annunzio et de l'inquiétude, du nihilisme et de la fantaisie russes, mais la capitale de cette cosmopolis esthétique était Paris et son idiome naturel était le français. Les Belges qui, dans leurs plus grandes ferveurs françaises, ont toujours subi plus ou moins des influences germaniques et anglo-saxonnes, étaient tout désignés pour y jouer un rôle. Et de fait, l'écrivain qui a exprimé avec le plus de retentissement et d'éclat le climat de cette époque est Maurice Maeterlinck. C'est lui qui a donné au symbolisme une manière d'armature idéologique, si on peut rattacher à une idéologie quelconque le mysticisme séduisant et brumeux qui forme le climat de l'œuvre maeterlinckienne.

Philippe Berthelot, que la politique et la diplomatie ont

arraché aux lettres, mais qui jusqu'à ses derniers jours demeura fidèle aux amitiés littéraires de sa jeunesse, écrivit, pour la Grande Encyclopédie, la meilleure histoire du symbolisme que j'aie lue. Il fait remarquer que, dès l'origine, le symbolisme fut une réaction contre les platitudes de l'école naturaliste d'une part, et de l'autre contre le caractère livresque et figé de la poésie parnassienne éprise d'une antiquité peut-être illusoire, réaction aussi et d'une manière plus générale contre le positivisme desséché, le matérialisme étroit qui proscrivait de la littérature et même de la philosophie, non seulement la métaphysique mais aussi l'idéal. Maeterlinck fut, non seulement aux yeux de la littérature française, mais aussi pour le public international, l'expression la plus éclatante de cette poussée idéaliste. Je vous avoue que, personnellement, même traduit par Maeterlinck avec un sens poétique incontestable, je n'ai que peu d'attrait pour le mysticisme théologique de Ruysbroeck, pour Emerson et pour Novalis. Je goûte assez peu ces livres de prières pour fidèles sans religion que Maeterlinck en a tirés. Mais je constate que depuis son premier recueil de vers, les *Serres chaudes*, jusqu'à ses dernières méditations sur la Destinée, la Justice, la Mort, en passant par ses petits drames où s'agitent les marionnettes de l'inconscient dans une atmosphère préraphaélite et shakespearienne, personne n'a plus complètement et plus explicitement exprimé le climat très particulier de la Cosmopolis littéraire des années 1900. Dans un français très pur, dans une langue aussi ferme que la pensée qu'elle exprime est parfois confuse, il a donné un retentissement universel à des idées et à des sentiments qui n'étaient peut-être pas essentiellement français à l'origine, mais qui s'incorporaient à une culture européenne dont la forme était française. Ce Belge, ce Flamand, fut un des plus célèbres écrivains français de son temps.

Or, la dramaturgie, la pensée même de Maeterlinck, sont essentiellement symbolistes ; et le phénomène que représente ce Flamand de culture cosmopolite suffirait à attester l'importance du rôle que les écrivains de Belgique ont joué dans cette espèce de révolution littéraire que fut le symbolisme.

Mais le phénomène Maeterlinck n'est pas isolé. Loin de moi



A la réception chez l'Ambassadeur de Belgique à Paris et la baronne Guillaume, la Reine Élisabeth en conversation avec M. Georges Duhamel ; à droite, Mgr Grente et M. Maurice Garçon.

la pensée de donner au symbolisme des origines belges ; le symbolisme est né dans l'atmosphère parisienne des années 80-90. Il est l'expression poétique et littéraire des inquiétudes et des aspirations d'une jeunesse ardente et généreuse que révoltait l'égoïsme satisfait de la politique bourgeoise, qui ne voulait plus entendre parler des platitudes du naturalisme alors triomphant ni de la possession d'état d'une littérature académique qui paraissait ignorer le temps présent. Ces hauts lieux, si j'ose dire, sont le modeste salon de la rue de Rome où Mallarmé, entouré d'un cénacle choisi de jeunes poètes, formulait, en des dialogues platoniciens, une doctrine fluide de l'esthétique nouvelle ; c'étaient les cafés du Quartier latin où trônait Moréas et où on rencontrait parfois Verlaine, le précurseur misérable et vieilli qui n'en entraînait pas moins dans la gloire ; c'étaient les petites revues éphémères où tant de talents et de désintéressement se dépensèrent, la *Revue Indépendante*, *Lutèce*, *la Vogue*, *la Cravache*, *la Revue Blanche*. Ceux qui réformèrent la prosodie française en tentant d'y introduire la musicalité des grands lyriques anglais étaient des poètes français d'une sensibilité et d'une tournure d'esprit essentiellement françaises. Il est vrai que Moréas était grec, Francis Viéél-Griffin, Stuart Merrill d'origine américaine, mais la France les avait complètement absorbés.

Avait-elle aussi complètement absorbé les symbolistes belges ?

Toujours est-il que le mouvement symboliste, parti de Paris, trouva presque immédiatement en Belgique un écho extraordinairement puissant. C'est à Liège d'abord qu'il résonna. Il y avait alors dans la grande cité wallonne, autour de quelques maîtres de l'Université, les Delbœuf, les Frédéricq, les Godefroid Kurth, les Maurice Wilmotte, une sorte de fièvre intellectuelle singulièrement ardente, une ardeur juvénile avide de toutes nouveautés. Elle trouva son expression littéraire dans la *Wallonie* d'Albert Mockel. Cette charmante petite revue fut non seulement l'organe de la sensibilité wallonne, mais surtout du symbolisme. Elle comptait, parmi ses collaborateurs, Henri de Régnier, Stuart Merrill, Gustave Kahn, André Gide, André Fontaines, et formulait la doctrine et l'illustrait d'exemples poétiques.

La *Wallonie* fut vraiment une revue franco-belge. Elle cessa de paraître quand Albert Mockel se fixa à Paris.

Qu'on me permette ici quelques souvenirs personnels. Pendant vingt-cinq ans, nous avons vécu porte à porte, Mockel et moi, à quelques kilomètres des fortifications, à Rueil-Malmaison. Il nous arrivait bien souvent de causer par-dessus le mur qui séparait nos jardins. Le dimanche, je rencontrais chez lui ses amis de l'époque héroïque, Ferdinand Hérold, André Fontainas, Stuart Merrill, Albert St Paul, Robert de Souza, sans compter le premier historien de l'école, Philippe Berthelot, qui s'échappait avec joie de son bureau des Affaires Étrangères pour retrouver, pendant quelques heures, des compagnons de jeunesse. C'est là que j'ai connu l'atmosphère d'une époque littéraire qui nous a, dans tous les cas, laissé l'exemple d'un idéalisme intransigeant, d'un magnifique désintéressement, et d'un raffinement parfois un peu précieux, un peu hermétique, mais souvent exquis.

Les idées poétiques, aussi bien que les idées philosophiques ou sociales, flottent dans l'air d'une époque. Presque en même temps que la *Wallonie*, paraissait à Bruxelles le *Coq rouge*, à Gand le *Réveil*, publications moins doctrinales que la *Wallonie* mais où les formes nouvelles de la poésie s'exprimaient avec un juvénile enthousiasme, et il faut bien le dire, quelques imperfections; généralement les poètes commencent par balbutier.

Quant à la *Jeune Belgique*, qui avait d'ailleurs achevé de jeter son premier feu, elle demeura toujours réfractaire, obstinément fidèle à ses premières admirations parnassiennes. Jamais ni Valère Gille, ni Albert Giraud, ni Fernand Severin, n'admirent les libertés de la nouvelle prosodie. Seul, Ivan Gilkin, à la fin de sa vie, fit quelques concessions. La querelle du vers libre et du vers régulier est aujourd'hui assez oubliée; la poésie moderne a admis bien d'autres libertés, mais il fut un temps où nous l'avions prise terriblement au sérieux.

En manière de conclusion à son article de la *Grande Encyclopédie*, Philippe Berthelot déclare que, malgré l'énorme dose de talent et d'ingéniosité qui y fut dépensée, le symbolisme a échoué, n'ayant produit aucune de ces œuvres fortes et populaires qui s'imposent aux générations.

Le symbolisme, en effet, n'a eu ni son Victor Hugo, ni même son Baudelaire, peut-être, d'ailleurs, parce qu'à la suite de Verlaine, de Rimbaud, de Mallarmé, de Laforgue, il a conçu une forme de poésie assez différente de l'éloquence et du lyrisme hugoliens. Mais peut-on dire d'un mouvement littéraire qu'il a échoué, même quand sa doctrine et son esthétique ne sont plus que des phases plus ou moins oubliées de l'histoire littéraire ? Ils laissent toujours des traces. Le symbolisme a laissé beaucoup de traces, aussi bien en Belgique qu'en France. N'est-il pas remarquable que les trois poètes qui ont exprimé, avec le plus de retentissement, les espérances, les déceptions, les inquiétudes du temps où nous vivons et aussi ses désirs d'affirmation, de stabilité et de foi ont été et sont demeurés jusqu'à la fin des symbolistes : Paul Valéry, Paul Claudel et Émile Verhaeren ?

J'aurais été heureux de rendre personnellement et publiquement hommage à M. Paul Claudel qui a laissé ici tant de souvenirs et d'amitiés, car il fut non seulement l'ambassadeur, à Bruxelles, de la République, mais aussi l'ambassadeur de la poésie française. Je crois être l'interprète de tous mes confrères en lui envoyant notre salut.

N'est-il pas caractéristique que de ces trois grands poètes, dont le message, au travers de l'époque symboliste, est parvenu jusqu'à nos jours, l'un d'eux soit un Belge ?

Émile Verhaeren a reçu en France la plus durable des consécration. Quelques-uns de ses poèmes figurent dans les anthologies scolaires et les enfants des écoles apprennent ses vers par cœur. On le tient donc, en France, pour un poète français. Et pourtant, de tous les poètes de son temps, il est le plus spécifiquement belge. Il a transposé dans la poésie française, non seulement la sensibilité particulière, la truculence, le mélange de frénésie et de tendresse qu'il doit à ses origines flamandes, mais même des façons de dire, sinon de penser, dont il faut chercher les sources dans cette langue flamande qu'il n'a jamais parlée mais dont les rudes consonances, les tours pittoresques et familiers ont bercé son enfance.

On pourrait en dire autant de l'autre poète belge qui se rattache plus au symbolisme mais dont l'œuvre, si elle n'a pas



l'ampleur et le retentissement de celle de Verhaeren, n'en a pas moins d'exquises trouvailles : Max Elskamp. Il n'en est pas de même d'un autre de nos symbolistes, Van Lerberghe, dont la poésie rêveuse et musicale, d'une exquise délicatesse, fait songer à ces lyriques anglais qui ont eu une si profonde influence sur le symbolisme français et dont la *Chanson d'Ève* représente peut-être l'œuvre la plus parfaite de la poésie symboliste.

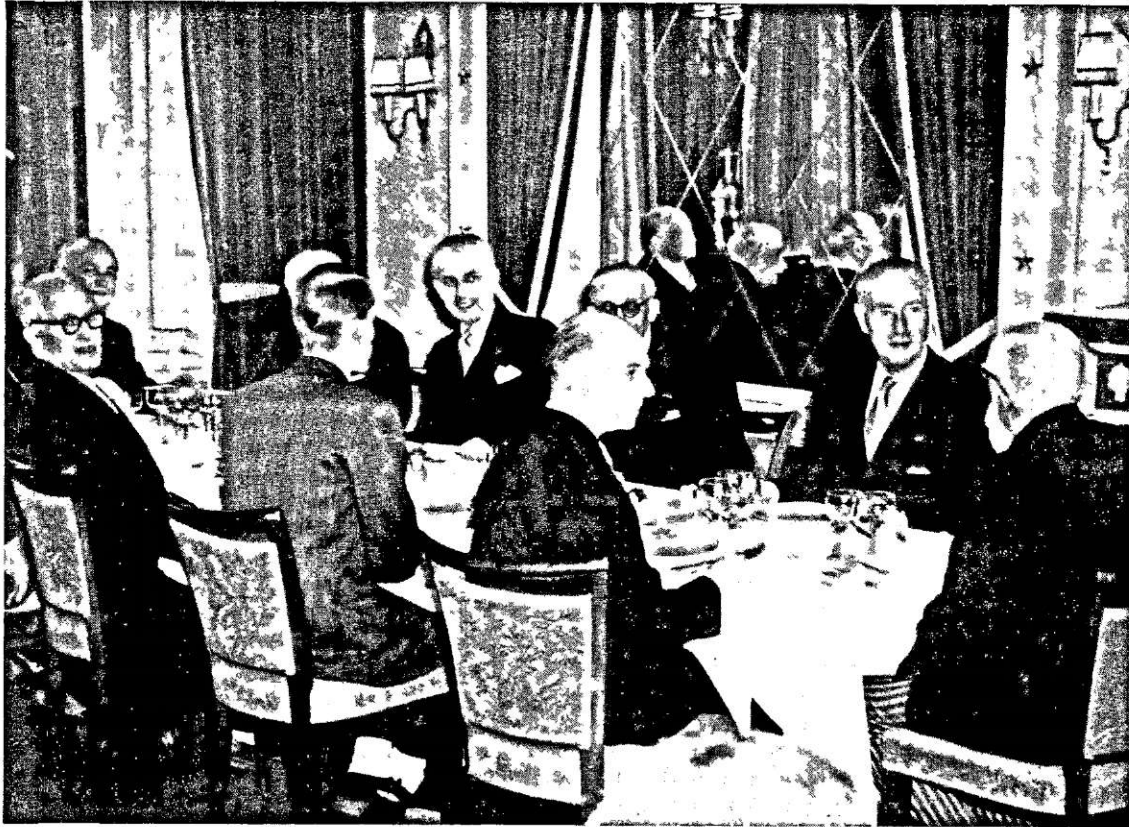
Mais mon dessein n'est pas de vous présenter un tableau complet de ce que les écrivains belges d'une époque révolue ont apporté au mouvement symboliste. Je laisse ce soin à ceux de mes confrères qui se sont consacrés à l'histoire littéraire.

Il y aurait bien des choses à dire sur ce que le symbolisme a laissé de traces chez les poètes belges d'aujourd'hui et notamment chez ceux qui siègent parmi nous ; on le leur a dit d'ailleurs quand ils ont pris place dans notre Compagnie. Mon rôle n'est pas de dresser un palmarès. N'ayant jamais écrit de vers, je ne suis pas qualifié pour cela. J'ai seulement voulu évoquer quelques souvenirs communs à nous, écrivains français de Belgique et aux hôtes illustres qui nous font l'honneur de nous rendre visite et de siéger parmi nous. Je serais infiniment heureux si l'un d'entre eux voulait les compléter, les préciser, les commenter.

Qu'on me permette de terminer par une anecdote. Quelques années avant la dernière guerre, Paul Valéry vint rendre visite à ses amis de Belgique. Je crois bien que c'était à l'occasion d'une conférence. Je le rencontrai notamment chez notre cher et regretté confrère, le poète Georges Marlow, avec Mme Émilie Noulet que Valéry considérait comme la plus intelligente et la plus compréhensive de ses commentatrices, et Albert Mockel. Le lendemain Albert Mockel emmena Valéry à Liège où une charmante femme qui avait été une des Égéries de la *Wallonie* donnait un dîner en son honneur. On y servait, entre autres choses délicieuses, une magnifique tourte qui excita la verve lyrique d'Albert Mockel.

— « Voyez, cher ami, dit-il à Valéry, cette tourte succulente fait penser à nos poèmes : sous la croûte dorée et bien close sont cachés les délices de la cuisine la plus savante ».

— « Sans doute, répondit Paul Valéry. Mais il y a une diffé-



Une table au déjeuner du « Directoire ». De gauche à droite, MM. Henri Liebrecht, au bout de la table, Joseph Calozet, Mario Roques que l'on distingue dans le miroir, de dos, André Molitor, Chef de Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, Carlo Bronne, comte d'Harcourt, Marcel Thiry, Paul Van Zeeland, Ministre des Affaires Étrangères, Georges Lecomte.

rence : quand on brisait la croûte dorée de nos poèmes ou qu'on soulevait le couvercle, on ne trouvait rien.

Plaisante boutade du poète de l'intelligence, plaisante et injuste. Sous la gangue des images, des figures, des allégories de la poésie symboliste, il ne faut pas chercher la surprise d'une pensée nouvelle et profonde, d'une philosophie de la vie, mais ceux qui se sont laissé bercer par son exquise musique, finissent par découvrir qu'elle cache aussi les lieux communs éternels qui sont la source de toute poésie. Ils n'ont plus la forme éloquente que leur donnaient les grands romantiques, mais peut-être a-t-on d'autant plus de plaisir à découvrir la signification profonde que le poète leur a donnée sous la forme d'une énigme. L'énigme n'est-elle pas une forme de la poésie ? L'ésotérisme symboliste qui enchantait nos jeunes années portait en lui tout le mystère de la poésie moderne.

*Après que M. le DIRECTEUR eut félicité et remercié M. Louis DUMONT-WILDEN pour sa communication, M. Georges LECOMTE, Secrétaire Perpétuel de l'Académie française, ayant d'abord souligné que les écrivains belges n'ont cessé d'apporter à la littérature française certains des caractères de leurs pays, rappela qu'il avait assisté de près à la renaissance littéraire belge représentée par la Jeune Belgique. Ceci l'amène à conter dans quelles circonstances, à l'âge de dix-neuf ans, il devint, de façon inopinée, rédacteur en Chef de La Cravache, revue qui publia des œuvres de la plupart des poètes symbolistes tant belges que français. Ses rapports devinrent dès lors fréquents avec les écrivains de Belgique. Il fut longtemps collaborateur de l'Art Moderne. Une de ses premières pièces fut jouée au Théâtre du Parc. Incidemment, M. Georges LECOMTE raconte comment, s'étant dépouillé de son dernier louis en faveur de Verlaine, il dut mettre sa montre en gage au Mont-de-Piété.*

*A son tour, M. Georges DUHAMEL évoque le temps où il fut directeur du Mercure de France, revue chère à tous les symbolistes de France et de Belgique. Pour lui le symbolisme n'a pas échoué : il a apporté sa nuance à la poésie française. M. Georges DUHAMEL parle du « don de la Belgique au monde francophone ». La Belgique, ajoute-t-il, a été souvent pour nous Français, le refuge de la Poésie.*

Il évoque la séance qui se tint dans la salle du Sénat belge, en 1919, au cours de laquelle un hommage fut rendu à Verhaeren, séance à laquelle l'Académie française était représentée par Henri de Régnier.

M. Henri DAVIGNON tient à signaler à l'attention de ses confrères français qu'Albert MOCKEL a légué à l'Académie un fonds de trois cents lettres environ, la plupart écrites par Van Lerberghe et Severin, correspondance qui contient des renseignements très précieux sur la génération du symbolisme.

M. Pierre NOTHOMB évoque la vieille controverse sur l'existence d'une littérature belge par opposition à la littérature française. Pour lui, il n'existe qu'une littérature française, mais il reste, à son avis, que c'est en mettant l'accent sur leurs caractères nationaux que les écrivains belges seront le mieux entendus en France.

La séance est levée à 16 h. 45.

\* \* \*

A 17 h. 30, le chargé d'affaires de France a. i. et la comtesse de Vaucelles offrirent un thé en l'honneur des académiciens français et belges. De nombreuses personnalités appartenant au monde littéraire se pressaient dans les salons de l'hôtel de la rue Blanche.

\* \* \*

Le Gouvernement belge, de son côté, avait tenu à rendre hommage à l'Académie française. Le vendredi soir, dans l'hôtel ministériel de la rue Lambermont, le Premier Ministre et M<sup>me</sup> Jean Van Houtte recevaient à dîner les académiciens français et belges. Les académiciens français avaient revêtu leur habit vert. M<sup>me</sup> Van Houtte présidait, ayant à sa droite M. Maurice Garçon et à sa gauche M. le Ministre Van Zeeland ; en face d'elle, le Premier Ministre avait à sa droite M. Georges Lecomte et à sa gauche M. le Ministre Harmel. Parmi les autres invités, on notait le baron Carton de Wiart, Grand Maréchal de la Cour, le baron Guillaume, Ambassadeur de Belgique à Paris, le comte de Vaucelles, chargé d'affaires de France, M. Robert Gruslin, Président de la Commission des Accords Culturels Franco-Belges, M. Fernand Mayence, Président de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-

*Arts, M. le chanoine Coppens, Président de la « Koninklijke Vlaamse Academie », M. le chanoine Sobry, Directeur de la « Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde », M. Magain, Chef de Cabinet du Premier Ministre, M. André Molitor, Chef de Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique.*

*Après que des toasts eurent été portés au Président de la République et au Roi, M. Jean VAN HOUTTE, Premier Ministre, salua ses hôtes français en ces termes :*

Messieurs,

La première visite que j'ai faite, officiellement, à la France, ne date pas de bien longtemps. C'était tout à la fin du mois dernier, à Lille, à l'occasion de ces Florales du Nord, où même un Gantois pouvait — en toute sincérité — s'émerveiller de tant de splendeurs étalées.

La première visite que l'Académie Française rend, en corps, à un pays étranger, depuis la libération, c'est à notre pays, c'est à Bruxelles que vous la réservez.

Si j'ose, Messieurs, rapprocher votre visite de la mienne, ce n'est point vanité de ma part. C'est pour dire qu'en effet, elles n'ont rien de comparable. Je sais que les fleurs sont passagères et que les Premiers Ministres ne durent pas davantage. Vous êtes, vous, quelques-uns de ceux que la France appelle ses Immortels. Elle est trop spirituelle et vous êtes trop Français pour le croire intégralement, de vous-mêmes. Mais, ce qui est, en tout cas, immortel, c'est la culture qu'elle honore en vous et que vous honorez vous-mêmes, de tant de manières, mais si fidèlement, à la manière unique de la France. La pensée religieuse de la France le roman et l'essai français, l'éloquence, l'histoire et la critique que vos talents personnels représentent, c'est bien plus encore : c'est un moment, un moment vivant, de cette culture occidentale, de cette manière de vivre et de penser, qui n'a pas cessé de s'élaborer, siècle après siècle, depuis que la France existe et qu'elle a fait de notre Europe tout ce qu'elle est.

Si une longue amitié lie entre eux nos deux peuples, si elle rapproche profondément chacun de nos concitoyens de chacun

des vôtres, si tant de jeunes hommes de chez vous et de chez nous, dans le passé, sont tombés, côte à côte, et si, pour l'avenir, nos destins ne cessent de rechercher une association de plus en plus intime, c'est que nous croyons, de tout notre cœur, à cette vieille civilisation qui ne peut pas mourir, et qui ne mourra pas si des hommes comme vous l'animent de toute leur âme.

L'hommage de l'Académie Française à nos institutions culturelles revêt, dès lors, une inestimable valeur. Il nous touche profondément, et j'ai l'honneur, après Sa Majesté le Roi, de vous dire le reconnaissant merci du pays tout entier.

Car votre geste constitue comme une consécration du rôle que, petit pays, nous avons joué dans l'histoire de l'Europe, et de la part que nos artistes, nos philosophes, nos savants et nos littérateurs y ont assumée.

Nous souhaitons, Messieurs, avec ferveur, pouvoir rester toujours ce qu'Émile Verhaeren appelait « les pèlerins du monde ». Associés aujourd'hui, avec vous, à la défense du même patrimoine essentiel, Dieu veuille que nous réussissions à le sauver. Sauver l'essentiel, c'est, si l'on ose dire, la propre vocation de votre Académie.

Je bois, Messieurs, à votre fidélité à cette éminente mission, et à la fidélité de la France au monde.

*Aux paroles du Premier Ministre, M. MAURICE GARÇON répondit par l'allocution suivante :*

Madame,  
Monsieur le Premier Ministre,  
Messieurs,

Je croirais manquer au plus impérieux des devoirs, si je ne rappelais d'abord que nous devons à une initiative ancienne du Roi Albert de nous rencontrer aujourd'hui. Ce grand prince n'a pas seulement voulu maintenir l'intégrité territoriale de sa patrie, il a voulu encore que s'établissent des échanges comme ceux qui sont aujourd'hui la cause de notre réunion.

Jusqu'à lui, vous aviez vécu à l'abri d'une neutralité qu'on imaginait devoir durer toujours et dont on pensait qu'elle

mettait le pays à l'abri des tumultes qui bouleversaient l'Europe. Ainsi vous avez connu longtemps une fausse quiétude qui laissait un peu confuse la notion véritable de nationalité. Avant que le mot fut inventé, vous étiez Européens. Mais lorsque, guidé par le seul sentiment de l'honneur, le souverain qu'on a pu justement appeler le second fondateur de la Belgique rassembla autour de lui l'unanimité des Belges, ceux-ci adoptèrent à ses côtés une position héroïque et glorieuse et, face au péril, prirent conscience de leur véritable union nationale.

Lorsqu'après la victoire, si durement acquise, le Roi remit l'épée au fourreau, il voulut faire comprendre que le succès matériel n'est pas tout et qu'il faut y joindre la suprématie de l'esprit. Dès 1920 il fonda l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises et lui confia le soin de préserver le patrimoine intellectuel sans lequel il n'est pas de peuple véritablement grand.

Il avait été secondé dans sa tâche par la Reine, qui l'avait accompagné dans les dangers, et qui elle-même, si profondément artiste, était par avance acquise à la protection de tout ce qui touche l'esprit. Elle n'a jamais cessé, même après la tragique disparition du Roi, de continuer son œuvre, entretenant un commerce spirituel ininterrompu avec les écrivains, les artistes, soit en fondant des prix pour les musiciens, soit en présidant l'association des amis de Romain Rolland et de Verhaeren; soit en venant à Paris pour assister aux premières représentations des pièces de nos grands auteurs.

Dès que l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises fut créée, il s'établit un échange spirituel avec l'Académie Française. Le Roi tint à montrer lui-même combien il attachait de prix à l'humanisme en acceptant de siéger à l'Institut de France parmi les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques et il voulut marquer son souci de prendre part au mouvement littéraire et philosophique en acceptant, en 1933, de présider en personne, à Paris, le banquet de la *Revue des Deux Mondes* où il trouva réunie une partie de l'élite de la pensée française. Ce jour-là il tint à bien marquer ses intentions en rappelant que le verbe qui nous est commun, « jailli d'une inépuisable inspiration a eu toutes les audaces en

réalisant chaque fois tous les équilibres» et que « sa sûreté, sa limpidité, sa précision qui font l'admiration universelle sont un des ferments puissants qui lèvent l'esprit du monde ».

Ainsi, invitée aujourd'hui à participer aux travaux d'une séance de l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises, l'Académie Française n'a pu d'abord s'empêcher de rappeler que c'est au Roi Albert qu'elle doit en partie l'honneur qui lui est fait.

Permettez-nous d'ajouter que nous avons observé avec émotion que l'attachement du Roi Albert à notre culture commune s'est perpétué avec une continuité qui montre la force des traditions de la famille royale. Ce matin nous avons été accueillis par votre souverain avec tant de gracieuseté que je manquerais au plus agréable des devoirs, si je ne priais M. le Grand Maréchal de transmettre à Sa Majesté le Roi l'expression des remerciements de l'Académie française.

Au demeurant, tant de liens nous unissent, que nous n'avons pas éprouvé, en venant à Bruxelles, ce dépaysement qui procure toujours une gêne chez celui qui se trouve en pays étranger. Nous avons, deux fois en moins de quarante ans, connu également les grandes misères de la guerre et nous en avons ensemble supporté presque tout son poids. Devant le péril qui nous menaçait et devant le destin qui parut un instant nous accabler, nous avons lutté avec une fraternité d'autant plus complète que nous combattions pour le même idéal : celui de la sauvegarde de notre liberté. En dehors des autres raisons que nous avons de nous entendre et de nous estimer, il faut, en effet, mettre d'abord le souci que nous avons d'être des hommes libres.

Vous avez bien montré votre attachement pour la liberté de penser lorsque le hasard des convulsions politiques, auxquelles aucun peuple n'échappe, a obligé quelques-uns des nôtres à fuir pour un moment leur patrie. C'est votre terre qui a d'abord accueilli les proscrits.

En 1814, vous avez accueilli, à Gand, les Bourbons en déroute. Et sans distinction d'opinion, avec une belle tolérance, quand la Restauration rendit impossible en France le séjour des grands conventionnels, c'est à Bruxelles que quelques mois plus tard se réfugièrent Cambacérès, Merlin de Thionville, Buchez et le



peintre David. Plus tard vous avez reçu Baudelaire que ses vers avaient rendu suspect. Victor Hugo fuyant le second Empire s'établit sur la Grand-Place. Vers le même temps vinrent Challemeil-Lacour, Proudhon et Thoré-Bürger. Paul Deschanel, qui fut président de notre République, naquit à Schaerbeek au temps où son père, Émile Deschanel, avait dû y émigrer pour fuir les persécutions. Plus tard encore vous avez reçu Rochefort et Jules Vallès et combien d'autres...

Cette continuité de libéralisme, qui a quelquefois pu nous servir d'exemple, a créé entre nous des nœuds serrés. La vérité est que si des frontières nationales nous séparent, elles se réduisent à un cordon douanier qui établit des taxes sur des objets matériels, mais qui ne peut atteindre nos échanges spirituels et affectifs.

Nous sommes heureux de nous trouver aujourd'hui parmi vous. Nous avons peine à croire que nous sommes en pays étranger.

Trop de préoccupations communes nous habitent, qui ont créé entre nous des liens qui sont si forts et si anciens qu'ils nous paraissent indissolubles. Les uns et les autres nous voulons cultiver le génie de nos deux peuples déjà étroitement unis par le cœur.

Soyez remerciés, et vous particulièrement, Madame, et vous, Monsieur le Premier Ministre, qui nous avez témoigné tant d'amitié aujourd'hui, soyez remerciés de nous avoir conviés et reçus si fraternellement et d'avoir voulu, en accueillant l'Académie Française, montrer le prix que vous attachez à la défense d'une langue et d'un esprit pour lesquels nous avons, vous et nous, un égal attachement.

*Le dîner fut suivi d'une brillante réception à laquelle assistèrent plus de deux cents personnalités parmi lesquelles des membres du corps diplomatique, les présidents de la Chambre et du Sénat, des membres du Gouvernement, des ministres d'État, les recteurs des quatre Universités, les représentants des Corps constitués, les délégués d'associations françaises, des hommes et des femmes de lettres, tant d'expression flamande que d'expression française, etc...*

*Durant la soirée, les jardins du Palais des Académies étaient*

illuminés, et les hôtes du Premier Ministre purent s'y promener.

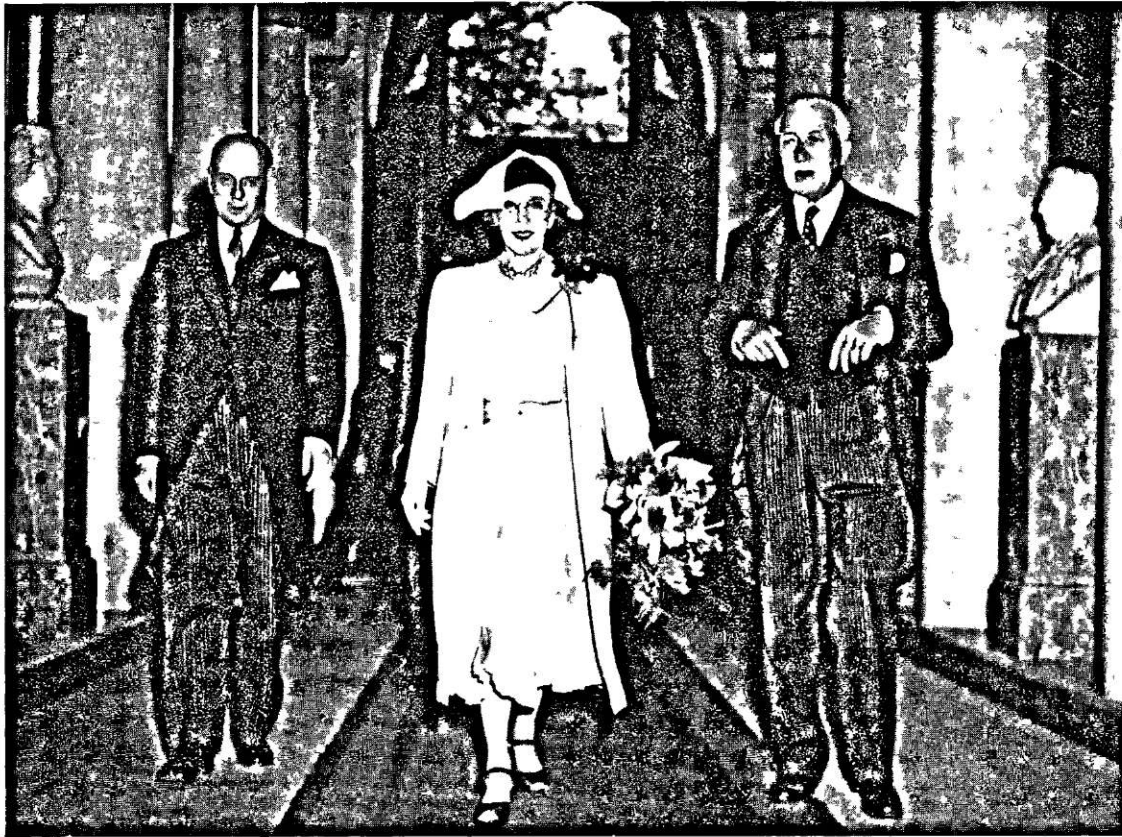
\* \* \*

Le lendemain samedi, à 11 h. 30, les académiciens français et belges se retrouvèrent au cocktail que l'AMBASSADEUR DE BELGIQUE A PARIS ET LA BARONNE GUILLAUME offraient en leur honneur dans le magnifique appartement qu'ils possèdent dans une des anciennes maisons corporatives de la Grand-Place de Bruxelles. Nombreux autant que choisis étaient les invités.

S. M. LA REINE ÉLISABETH avait tenu à honorer de Sa présence cette réception. Accueillie par le baron et la baronne Guillaume, et accompagnée par la baronne Carton de Wiart, dame d'honneur, Elle se fit présenter les académiciens français ainsi qu'un certain nombre d'autres personnalités. Elle s'entretint particulièrement avec M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

\* \* \*

A 13 heures, traversant la Grand-Place, académiciens français et belges se rendirent au restaurant « Le Directoire » où l'Académie Royale avait convié à déjeuner ses illustres hôtes français. Le déjeuner — qui ne comportait que des mets nationaux — fut servi par petites tables, chacune de celles-ci comptant deux académiciens français qu'entouraient leurs confrères belges, auxquels s'étaient joints MM. Mario Roques et Ventura Garcia Calderon, membres de l'Académie de Langue et de Littérature françaises au titre étranger. Participaient également à ce déjeuner M. Jean Van Houtte, Premier Ministre, M. Paul Van Zeeland, Ministre des Affaires Étrangères, M. Pierre Harmel, Ministre de l'Instruction Publique, le baron Carton de Wiart, Grand Maréchal de la Cour, le baron Guillaume, Ambassadeur de Belgique, le comte de Vaucelles, Chargé d'affaires de France, M. Robert Gruslin, Président de la Commission des Accords Culturels franco-belges, M. André Moliator, Chef de Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, M. Carlos Van Bellinghen, directeur des Accords Culturels au Ministère des Affaires Étrangères, M. André Malle, directeur des services administratifs de l'Institut de France.



La Reine Élisabeth est accueillie au Palais des Académies par MM. Thomas Braun, directeur, et Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises.

*A l'issue du déjeuner, M. PIERRE HARMEL, Ministre de l'Instruction Publique, prononce l'allocution suivante :*

Madame, Messieurs.

Au cœur des ténèbres de la dernière guerre, nous recevions parfois de précieux feuillets clandestins venus de France. Je me souviens aujourd'hui de l'un d'entre eux, où l'auteur, regardant l'avenir de la France pour les lendemains de la victoire, revendiquait en faveur de son pays un seul Empire, celui de l'Esprit.

La France, certes, conserve dans l'Union Française, et dans les assemblées politiques internationales, les grands devoirs qui sont les siens, mais elle réalise bien, je crois, l'espérance de notre correspondant clandestin : elle est maîtresse, avant tout, d'un Empire de l'Esprit ; aujourd'hui, par la présence officielle de l'Académie Française, nous recevons les ambassadeurs de cet Empire.

Lorsque des parents ont le souci de guider leurs enfants vers un emploi constant des mots propres et des phrases correctes, ils savent que ce contrôle de soi-même va beaucoup plus loin que son but apparent : il ne s'agit pas seulement d'élégance ; ce sont les pensées elles-mêmes qui s'affinent ; les inexactitudes, les idées incorrectes ou grossières se trouvent mal à l'aise en un langage choisi : et ainsi la valeur humaine de ces heureuses familles s'accroît.

Il y a longtemps que grâce à vous, Messieurs les Académiciens, non seulement la langue mais les pensées de la France sont élevées et fines. Entre les mots, les idées et les hommes se fait une unification vers le haut ; et il est tout naturel que, dans pareil pays, l'on choisisse comme gardiens de la langue et comme exemples, les magiciens du verbe, les penseurs les plus illustres et les citoyens les plus glorieux.

Vous êtes, Messieurs, devant nous, ce matin, les témoins de l'immense Empire de l'Esprit français.

Le Roi Albert et le grand Ministre Jules Destrée qui en 1921

ont fondé la jeune Académie belge de littérature doivent aujourd'hui, du haut de leur éternité, se réjouir de votre présence autant que Messieurs les Académiciens de Belgique. Vous êtes ensemble, Académiciens français et belges, associés aux mêmes travaux de l'illustration de la Langue et du progrès de la Culture ; je veux, Messieurs, que tous les hôtes de ce jour, ceux qui sont reçus et ceux qui reçoivent, soient unis ici dans le même remerciement, que vous doit la Belgique tout entière. Le Ministre de l'Instruction Publique vous adresse ce salut avec chaleur et lève son verre à la fécondité de vos travaux.

*A cet hommage du Ministre de l'Instruction Publique de Belgique, M. ANDRÉ MAUROIS répond en ces termes, au nom de l'Académie Française.*

Monsieur le Ministre, mes chers Confrères,

Car nous sommes ici tous confrères, et plus encore depuis ce merveilleux séjour. J'ai la très agréable mission de vous dire le souvenir enchanteur que nous rapportons de ces deux belles journées. L'hospitalité la plus généreuse et la plus délicate compta toujours parmi les vertus nationales de la Belgique. Ces vertus n'auront jamais été plus évidentes. Que ce soit ce déjeuner royal, où la bonne grâce et la simplicité directe de votre jeune souverain nous ont charmés, ou ce dîner au cours duquel votre Premier Ministre parla si éloquemment des rapports de nos deux pays, ou cette séance privée où vous eûtes l'amabilité de nous accueillir, ou la réception chez un Ambassadeur que Paris aime et respecte, partout, comme disait Victor Hugo dont nous apercevons d'ici le logis, « *la chose fut charmante et fort bien ordonnée* ».

Et quelle excellente idée que de donner pour décor au dernier repas pris en commun par les deux Compagnies cette Grand-Place, où les colonnades classiques qu'aimait notre dix-septième siècle français s'unissent si parfaitement au style plus hardi des Flandres. Nous parlions hier de symbolisme. Ces belles demeures anciennes et dorées sont en elles-mêmes des symboles

de notre accord. Il est bon que les différentes nations de langue française aient chacune son originalité. Sans notes distinctes, point d'harmonie.

Je viens de parler de Hugo. Il fut la preuve vivante du prestige secret d'institutions telles que les nôtres. Vers 1830, il était hostile à l'Académie. Mais celle-ci a des indulgences infinies pour le mal qu'on dit d'elle. « Les reproches des hommes de talent, elle les prend pour des marques d'amour et elle en tient bonne note pour ses faveurs futures. » Sans doute elle impose aux catéchumènes quelque attente, un séjour dans le narthex. L'obscur Dupaty l'emporta sur le glorieux Hugo, mais le vainqueur eut la gentillesse d'aller mettre sa carte chez le vaincu, avec ce quatrain :

*Avant vous je monte à l'autel,  
Mon âge seul y peut prétendre ;  
Déjà vous êtes immortel  
Et vous avez le temps d'attendre.*

Vieille histoire, mais quand deux Académies se rencontrent, que peuvent-elles se raconter, sinon des histoires d'académies ? Vos expériences, messieurs, sont les nôtres. Vous connaissez comme nous ceux dont l'ambition académique se masque de piété filiale ou conjugale, et qui disent : « Je ne puis risquer un échec ; ma pauvre femme en mourrait. » Vous avez, comme nous, des soupirants obstinés qui forcent la porte par l'obstination, mais vous savez, encore comme nous, que toute assemblée est féminine et qu'il faut avec elle un peu de coquetterie. Se jeter à sa tête serait imprudent. La vôtre est même plus féminine que la nôtre puisque, très sagement, vous y accueillez les femmes. Je vous envie, affectueusement, notre grande Colette. Rien ne manque à sa gloire et, si elle manque à la nôtre, c'est une consolation de penser qu'elle ajoute à la vôtre et qu'elle fit chez vous un beau discours où elle parla de cette frontière, entre la Belgique et la France, que l'esprit et l'amour ont tôt fait de survoler.

Nos travaux se ressemblent. Vous vous efforcez, comme nous, de maintenir cette primauté de l'esprit dont votre Ministre

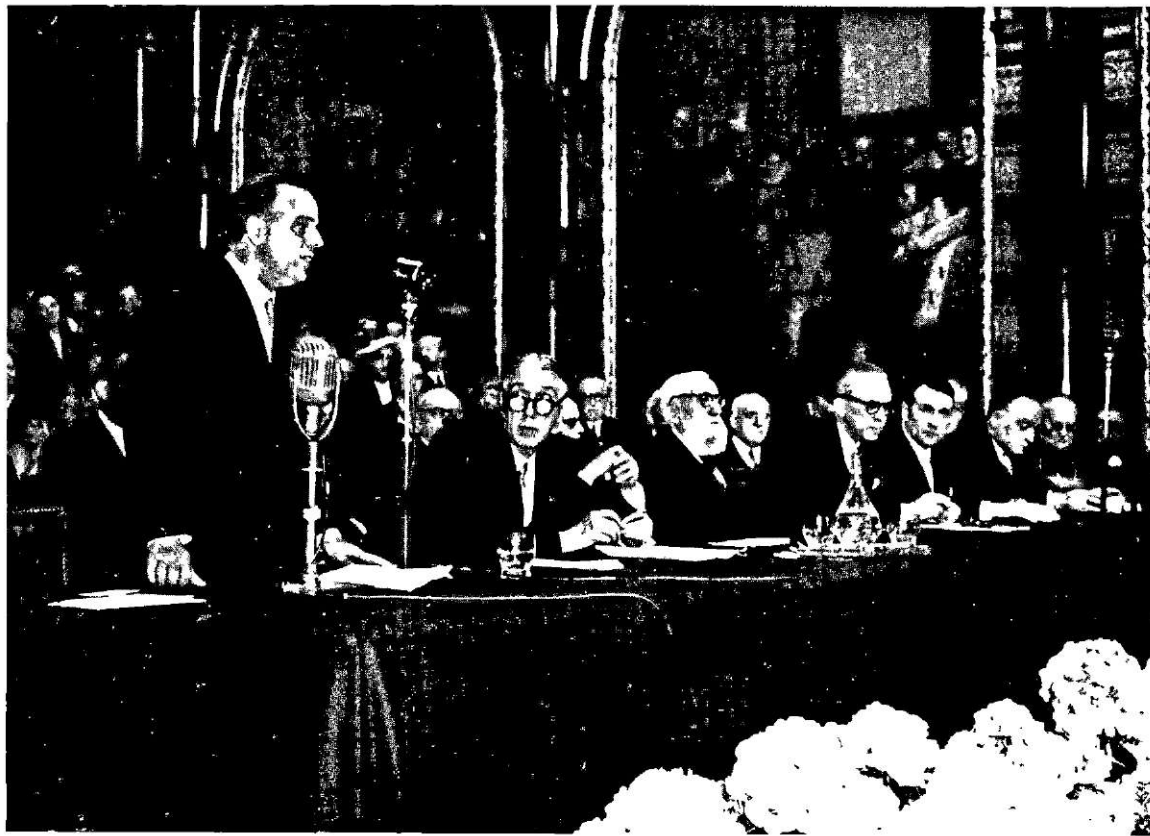
vient de parler avec sagesse et piété. Richelieu et Napoléon avaient tous deux une haute idée de la littérature comme institution. Ils pensaient que les grandes actions ne seront connues pour telles par la postérité que si elles furent consacrées par la forme, dans une langue durable. Ils voulaient faire du français le plus parfait des langages modernes et lui assurer la place qu'eut jadis le latin. Tel reste votre but, et le nôtre. Sainte-Beuve disait de l'Académie : « Elle est comme les lys de la vallée, qui ne travaillent ni ne filent. » Cela est injuste. Non, il n'est pas vrai qu'ils n'aient rien fait, nos prédécesseurs, obscurs ou illustres, qui au cours des siècles donnèrent aux mots leur visa d'entrée. « Ils ont fait un chef-d'œuvre : la langue française. »

Mais il y a plus. Nous aimons nos Compagnies pour les liens que l'on y forme. Chapelain, vers le temps de la fondation de l'Académie Française, disait : « Quand il n'y aurait d'autre avantage qu'une fois la semaine on se voie avec ses amis, en un réduit plein d'honneur, je ne croirais pas que ce fût une chose de petite consolation et d'utilité médiocre. » Que cela est bien dit et bien pensé ! Nous nous plaisons comme lui, trois siècles plus tard, à retrouver nos amis en un réduit plein d'honneur et de courtoisie, en des lieux vénérables et dans le plus beau décor du monde. Qu'à ces amis français se joignent aujourd'hui, en un décor non moins chargé d'histoire, nos amis belges, comble nos désirs.

La dernière fois que l'Académie Royale nous fit l'honneur d'assister à l'une de nos séances, on discuta devant elle le mot *accueil*. Encore que le pas académique soit d'un rythme plus lent que celui des chasseurs à pied, nous avançons, messieurs. Quand je quittai notre Compagnie, en 1939, elle en était au mot *agresseur* ; quand je revins, six ans plus tard, elle avait atteint le mot *ardeur*. Quelqu'un écrivit jadis :

*Voilà six ans que sur l'E on travaille  
Et le Destin m'aurait fort obligé  
S'il m'avait dit : « Tu vivras jusqu'au G. »*

Je serais reconnaissant au Destin s'il me permettait un jour, devant vous, mes chers confrères belges, de définir le mot *bienvenue* et, plus tard, le mot *fraternité*. Je proposerais alors cette



A la séance de réception, M. Roger Bodart prononce l'éloge de Valère-Gille. Derrière l'orateur, on aperçoit M. Charles Plisnier ; voici, ensuite, de gauche à droite, MM. Maurice Garçon cachant à demi M. Thomas Braun, Georges Lecomte, André Maurois, Carlo Bronne, Georges Simenon, Henri Liebrecht, Mgr Grente.



définition : « FRATERNITÉ : *Sentiment qui unit la France et la Belgique.* »

Messieurs, je bois à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises et à ses nobles traditions dont nous fûmes, pendant deux jours, les témoins et les bénéficiaires.

M. LUC HOMMEL, *secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, adresse encore aux éminents hôtes français ces quelques mots :*

Mes Chers Confrères de France,

J'ai charge de vous exprimer au nom de l'Académie de Langue et de Littérature françaises, et avant que vous ne repreniez le chemin du retour, nos sentiments de gratitude.

Votre éminent secrétaire perpétuel M. Georges Lecomte a écrit un jour que votre Compagnie avait plus le goût des voyages dans le temps que dans l'espace.

Cette fois, vous nous avez comblés : vous nous avez donné le temps et l'espace.

Vous êtes venus en Belgique, accomplissant votre mission séculaire, pour défendre et en tout cas pour illustrer la langue française.

Vous avez par votre seule présence, avec une infinie discrétion, rappelé au peuple belge, ce qu'il convient de lui rappeler de temps à autre, à savoir qu'une certaine qualité de vie, vie sociale aussi bien que vie individuelle, est intimement liée à la pureté de la langue, à sa clarté, à sa justesse.

Laissez-moi ajouter encore qu'en venant à Bruxelles vous avez rendu à notre Académie un service particulier : vous lui avez donné un surcroît de prestige, ce prestige dont elle a besoin pour mieux servir chez nous la langue et la littérature françaises.

Vous comprendrez que nous ayons voulu conserver, sous une forme tangible, le souvenir de cet événement. Ce souvenir, nous l'avons, si j'ose dire, coulé dans l'airain. A l'occasion de votre visite à Bruxelles, nous avons, réalisant un ancien projet, fait frapper la médaille de notre Académie. Le premier exemplaire en a été remis hier au Roi, le second ce matin à la Reine. Les

exemplaires suivants vous sont destinés, gravés à vos noms.

Nous vous les offrons avec l'expression de notre profonde, de notre affectueuse confraternité.

*Chaque académicien français reçoit la médaille gravée, œuvre du maître-médailleur Bonnetain.*

\* \* \*

*Il est 14 h. 30. Des voitures emmènent les académiciens vers le Palais des Académies où doit avoir lieu la réception de deux nouveaux académiciens belges, MM. ROGER BODART et GEORGES SIMENON. Ceux-ci seront reçus respectivement par MM. CHARLES PLISNIER et CARLO BRONNE. Les « Immortels » français font l'honneur à l'Académie royale d'assister à cette réception.*

*La grande salle du Palais des Académies, éclairée par des projecteurs, est comble. Des sièges ont été placés sur l'estrade, et même les galeries sont envahies. Dans la loge diplomatique, on remarque la présence notamment de Mgr Cento, Nonce Apostolique, des Ministres de Turquie, de Suisse, de Cuba, du Venezuela, du Danemark, d'Israël, de Tchécoslovaquie.*

*Une autre loge est occupée par le baron Carton de Wiart, Grand Maréchal de la Cour, par M. Hubert Verwilghen et Jean-Pierre Paulus, respectivement Chef de Cabinet et Chef de Cabinet adjoint du Roi. Dans la loge des Ministres et des Ministres d'État, ont pris place MM. Paul Struye, Jean Van Houtte, Paul Van Zeeland, Pierre Harmel, Joseph Pholien, Albert-Édouard Janssen, le colonel De Greef, Paul Tschoffen, Albert Devèze, Eugène Soudan, Victor Maistriau. Aux premiers rangs de l'assemblée, M. Louveaux, Premier Président de la Cour de Cassation, M. Cornil, Procureur Général de la Cour de Cassation, M. Suetens, Premier Président du Conseil d'État, M. Étienne de le Court, Procureur Général à la Cour d'Appel, M. De Neef, Gouverneur du Brabant, etc.*

*Dans la salle, on reconnaissait de nombreux écrivains belges.*

*S. M. LA REINE ÉLISABETH, voulant donner un nouveau témoignage de Son intérêt pour les Lettres Nationales, avait daigné assister à cette séance académique. Elle fut accueillie à Son arrivée*

par MM. THOMAS BRAUN, directeur, et LUC HOMMEL, secrétaire perpétuel de l'Académie, tandis que M<sup>lle</sup> ÉLISABETH JANSSEN lui offrait un bouquet d'orchidées. Sa Majesté était en toilette claire. Lorsqu'Elle parut dans la loge royale, toute la salle, d'un seul mouvement, se leva respectueusement.

Aussitôt après, le bureau de l'Académie, auquel s'était joint MM. MAURICE GARÇON et GEORGES LECOMTE, fit son entrée sur l'estrade, suivi des académiciens belges qui se placèrent à sa droite. Ensuite, conduits par M. HENRI DAVIGNON, s'avancèrent les académiciens français qui prirent place à la gauche du bureau, chacun suivant son rang d'ancienneté.

Le long de l'estrade courait une guirlande d'hortensias roses.

Avant d'ouvrir cette séance, qu'il qualifia d'historique, le directeur de l'Académie, M. THOMAS BRAUN, salua la présence de la Reine et celle des membres de l'Académie française, dont il rappela les noms. Ensuite, il donna la parole au premier orateur, M. CHARLES PLISNIER.

Après la séance, S. M. la Reine tint à féliciter les nouveaux académiciens belges, MM. ROGER BODART et GEORGES SIMENON.

Le soir même, les académiciens de France reprenaient le chemin de Paris.

Ainsi, durant ces deux journées des 9 et 10 Mai 1952, se trouvèrent illustrées, en Belgique, et dans la plus aimable des confraternités, la langue et la littérature françaises.

---

# Réception de M. Roger Bodart.

---

Discours prononcé à la séance du 10 mai 1952  
par M. Charles PLISNIER.

Monsieur,

Voici quelque vingt ans, la pensée que je vous nommerais un jour ainsi m'eût fort alarmé. Cette amitié que nous sentions grandir entre nous était-elle promise à se défaire ? C'est la question que je me serais posée. Car comment eussé-je imaginé que j'aurais un jour l'aimable charge de vous souhaiter la bienvenue dans cette Compagnie ?

Voilà ce que je fais, pourtant. Et je sais gré à la destinée qui ménage de telles surprises.

Le sentiment que j'éprouve dans ce moment, je n'entreprendrai point de l'analyser. Sachez seulement qu'il est fait de plusieurs joies : celle, — que je dois à nos collègues, — de vous parler en leur nom ; celle, — que je vous dois, — d'avoir mérité leurs suffrages ; celle de vous voir succéder à notre cher Valère-Gille.

Toujours jeune, mais sentant venir son heure, il s'inquiétait de savoir qui occuperait ici le fauteuil qu'il allait laisser vide. Pourquoi ne le dirais-je pas ? Il souhaitait que ce fût vous. Et si, comme je le crois, l'homme ne meurt point en mourant à la terre, j'atteste que son ombre se réjouit de vous voir là aujourd'hui.

L'usage veut, Monsieur, que je vous fasse entendre les raisons qui nous ont déterminés à vous appeler parmi nous. Ces raisons, comme il se doit, se trouvent dans votre œuvre. Votre

vie explique-t-elle celle-ci ? Je n'oserais l'affirmer. Je puis dire au moins qu'elle l'éclaire singulièrement.

Vous êtes né dans un tout petit village, entre Meuse et Lesse. Quand vous prononcez son nom, Falmignoul, votre voix s'attendrit. Et si d'autres s'enorgueillissent de leurs quartiers de noblesse ou de bourgeoisie, vous aimez dire que tous ceux dont vous venez, aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, furent des forestiers.

Forestiers et Frontaliers,— car la chère France est toute proche : sans doute un peu gardes-chasse, un peu bûcherons ; un peu braconniers, un peu contrebandiers ; un peu sourciers, peut-être.

Peu de gens connaissent la Prée. C'est une rivière minuscule que la Lesse avale d'une gorgée. Qu'elle a de mystère ! Si vous quittez votre maison natale, à peine avez-vous fait cent pas que vous la trouvez à vos pieds. Et elle se jette dans un gouffre. Toute une lieue, elle coulera sous la terre pour reparaitre jaillissante soudain comme si elle naissait une seconde fois. Et votre père a suivi son cours souterrain. Telles sont vos légendes.

Pays de Rimbaud, de Verlaine. Et que Péguy chante à travers Sainte-Jeanne :

*Meuse, Meuse endormeuse et douce à mon enfance...*

Sept années, vous vivez là. Et plus tard, vous irez aimer de très vieilles villes : Paris, Florence, Jérusalem. Mais vous resterez le fils des forestiers, rêveur, taciturne,— vous préférez dire : *taiseux*. Et vous garderez en vous, vous nourrirez en vous la passion des grands bois, des rochers, des rivières souterraines, des grottes où l'on croit avoir quitté le soleil pour toujours. N'est-ce pas cette passion qui, voici peu, vous portait au Congo ? Sans doute quétiez-vous une terre encore vierge, un homme encore primitif, des âmes d'avant l'histoire.

Hélas ! Les enfances finissent. A huit ans vous êtes, dans cette ville de Bruxelles, un écolier bien sage. Il vous faut apprendre, comme tous les écoliers du monde que deux et deux font quatre. J'ai quelques raisons de douter que vous l'ayez jamais cru tout à fait.

Pendant qu'on vous croit occupé à faire vos humanités,

vous écrivez des vers. Ah ! Combien vous en écrivez ! Mais n'est-ce pas aussi une manière d'apprendre l'homme que de mettre ses pas dans leurs pas et de chanter comme ils ont chanté même si, les chansons qu'on chante, on les invente à mesure des besoins de son cœur ?

Vous êtes un de ces garçons dont la précocité alarme les âmes chagrines. Elles disent qu'ils vont rarement loin. Sans doute vous disposez-vous à les faire mentir. Environ 1925, on lit dans *Le Thyrsé*, dans la *Revue Sincère*, des poèmes d'un adolescent. Cet adolescent, c'est vous.

Le premier grand événement de votre vie fut, je crois, l'amitié de Léon Daudet. Vous avez rassemblé vos meilleurs vers dans un cahier. Sur la couverture, vous avez écrit : *Les mains tendues*, — et tout le mouvement de votre être tient dans ces mots. Les pages disent l'adieu à votre enfance, la tristesse d'avoir perdu vos grands bois et, — croyez-vous, — la pureté de votre cœur. Ce cahier, — vous avez vingt ans, — vous le portez ingénument à l'écrivain exilé. Sans doute peut-on imaginer le vieux maître feuilletant d'un doigt distrait le manuscrit du jeune inconnu : servitude de la gloire. Ayant feuilleté, que dira-t-il ? « Pas mal. Pas mal vraiment. Une promesse, en tout cas ! » Mais non, mais non ! Il dit, il écrit dans une préface, « que votre poésie naturelle, limpide et pure coule de source comme un don de Dieu. » Et il vous compare à Musset, à Heine.

Une adhésion si totale, de la part d'un personnage littéraire aussi considérable, eût tourné la tête à maint garçon de vingt ans. Il ne semble pas qu'elle ait tourné la vôtre.

Vous suivez dans ce temps, à Bruxelles, les cours de la Faculté de Philosophie et Lettres, de la Faculté de Droit. Et beaucoup assurent que vous êtes un étudiant évasif.

Au vrai, le matin, on vous rencontre dans les sentiers de la forêt de Soignes plus souvent, je crois, que dans les amphithéâtres de l'Université. S'il vous arrive de vous trouver dans quelqu'un de ceux-ci, ce n'est pas toujours pour écouter passionnément les doctes leçons qu'on y donne. Je n'offenserai point notre bon maître Gustave Charlier en disant qu'à son cours, une étudiante vous distrait fort. Elle se nomme aujour-

d'hui Marie-Thérèse Bodart et, après vingt deux ans, n'a pas cessé de vous distraire. La nuit, si l'étudiant veille dans sa chambre, les tomes de Planiol y sont présents comme il se doit mais fermés et vous ouvrez dessus Apollinaire et Valéry, Francis Jammes, Claudel, Bernanos. Vous découvrez les charmes pleins d'embûches de la clause résolutoire tacite mais aussi ceux, plus ardens, de ce surréalisme qui, déjà, s'en va mourant.

Ces aventures ne vous empêchent point, pour autant, de faire ce qu'on nomme dans les familles, de bonnes études.

J'ai parlé de surréalisme. Qu'on n'aille pas croire que vous vous laissez tenter. A l'âge où la plupart des poètes se croiraient perdus d'honneur s'ils manquaient le dernier bateau, vous professez déjà solidement cette horreur des modes que l'on vous voit aujourd'hui.

Vous pouvez admirer les écrivains de subversion, les aimer. Comme vous pouvez aimer, admirer, le désert sans mirages et les glaciers du Ruwenzori. Pour votre propre promenade, vous vous en tenez à vos coteaux mosans et vous entendez bien que votre vers se plie aux règles séculaires. « Il n'est, aimez-vous à dire, vraiment libre que dans les disciplines. » Étrange amitié que la nôtre. Prêt à comprendre toutes les révolutions à condition qu'elles soient faites par les autres, — mais que ne comprendriez-vous pas ? — vous êtes résolument réactionnaire.

Vous réagissez. A vingt ans, vous réagissez contre le mouvement qui emporte vos camarades vers les partis extrêmes, — gauche, droite ; vous réagissez contre le jazz dont on commence à entendre qu'il est de la musique ; aussi, ah ! surtout, vous réagissez contre ce goût qu'on a des prises de conscience syncopées, — ce jazz de la pensée. Vous réagissez contre le rationalisme enseigné par vos maîtres ; aussi contre le culte frénétique de l'irrationnel. Claudel a écrit : « L'ordre fait le délice de la raison. Mais le désordre, le délice de l'imagination. » Si vous vous surprenez à réagir à la fois contre l'ordre et le désordre, sans doute est-ce que vous balancez entre ces deux délices.

Vous voici soudain avocat. Vous prenez-vous au jeu ou si le jeu vous prend ? A peine avez-vous prêté serment que

vous vous présentez aux deux concours de la Conférence du Jeune Barreau. Vous obtenez, à l'unanimité, les deux prix : celui de la Conférence, celui du Conseil de l'Ordre. Quelle gourmandise ! Quel insolence ! Et quel luxe !

C'est l'époque où vous publiez dans la *Belgique Judiciaire* d'aussi étranges travaux que cette étude *Sur le recrutement de la magistrature aux Pays-Bas au XVIII<sup>me</sup> siècle* ; où vous composez avec votre patron, M<sup>e</sup> Charles Moris, un traité de Droit commercial. Dans les brasseries où vous ne fréquentez plus, de bons amis s'accordent à vous promettre une éblouissante carrière dans le monde judiciaire ; ils s'accordent aussi à constater votre mort ignominieuse à ce monde de la poésie que, la veille, ils vous voyaient, sans plaisir, explorer.

Le moins que l'on puisse dire est que ce constat était prématuré. Ils s'en aperçoivent brutalement, certain jour de 1936 quand paraît votre *Office des ténèbres*.

Vous avez bien raison de dire que les mètres réguliers ne vous paralysent pas, qu'ils vous portent. L'alexandrin facile est presque absent de ce livre ; l'octosyllabe y domine, plus strict, plus propice aux confidences à voix basse. Poème de circonstance, oui. Rien d'inventé là, de gratuit. Votre vie, vos drames, vos heurs et vos malheurs. Ne sont-ce point ceux de tous les hommes ?

Il faut bien dresser acte de votre nouvelle naissance. On le fait en vous accordant le prix Verhaeren ; le prix Polak.

Vous partez avec Marie-Thérèse Bodart pour l'Italie. Voyage classique en auto, en sleeping car ? Non. Voyage de vagabond, sans bagage. Ainsi, peut-être, aux beaux temps, partait van Eyck. C'est un homme nouveau que nous voyons reparaître.

Cet homme, ce sera le poète de la *Tapiserie de Pénélope*.

On ne peut vraiment pas dire, Monsieur, que vous fûtes un poète méconnu. Les professeurs de lettres s'emparent de votre petit livre, on le démonte dans les universités, à Londres, ailleurs et jusqu'à Rennes. Et les prix continuent de vous combler. Vous obtenez en 1947 le Triennal de Littérature.

Mais, retraçant votre vie, j'en suis presque arrivé à ce jour que voici et je n'ai pas dit encore un mot de vos essais. C'est que ceux-ci sont vraiment les œuvres de ces dernières années. Vous ne croyez pas aux miracles de la fièvre.



Comme Charles du Bos en qui vous aimez nommer l'un de vos maîtres, vous êtes un « homme couvert d'auteurs. » Comme lui, vous faites de la « critique de communion. » Pour vous comme pour lui, la littérature est « le lieu de rencontre de deux âmes. » Comment nous étonner dès lors que votre pensée nous apparaisse aujourd'hui comme un dialogue intérieur avec de grands morts et de grands vivants ! Les uns se nomment Augustin de Thagaste ou Shakespeare, Pascal, Tchekov ; les autres Marcel Proust ou Thomas Mann, du Bos, Gide, Valéry, Jean-Paul Sartre. Ces êtres ou ces ombres se répondent. Ils vous parlent. Vous leur répondez. Un jour, enfin, vous vous décidez à prendre la plume pour nous livrer ces conversations passionnées. Et nous avons vos *Dialogues Européens*.

Je me méfie trop de mon amitié pour dire tout ce que je pense de ce livre profond, substantiel, éblouissant. Mais il ne m'est pas interdit de demander ce qu'il en pense à quelque autre de vos lecteurs dont l'objectivité ne sera pas soupçonnée. Hier encore, vous étiez pour M. Gabriel Marcel, un inconnu fort obscur ; il a lu votre *Pénélope*, vos *Dialogues* ; et voici qu'il vous égale soudain aux très grands. Son article, paru à Paris, n'a pas trouvé dans notre pays l'audience qu'on eût cru pouvoir lui promettre.

« Je suis heureux, écrit M. Gabriel Marcel, qu'une occasion me soit fournie aujourd'hui de rendre hommage à un homme dont j'aime profondément l'esprit et qui m'apparaît comme un des véritables héritiers de ces hommes que nous avons connus et révévés : Paul Valéry, Charles du Bos, Edmond Jaloux, des hommes qui, dans un monde en perdition ont gardé ce que j'appellerais volontiers, le sens des repères absolus. « Et il parle de votre *présence* qu'il proclame « vraiment irrésistible ».

Pour moi j'ai craint un moment, vous l'avouerai-je, que votre présence ne soit bien fuyante. Je vous ai vu sans joie partir pour Israël et ses Kibboutzim, pour l'Afrique et ses sorciers. Non, vous le savez, que je redoute les voyages. Mais c'est que vous ne voyagez pas comme les autres. Les *Dialogues Israéliens*, les *Dialogues Africains* nous diront votre aventure spirituelle. Mais comment ne m'alarmerais-je pas en vous entendant me dire, vous, si purement Celto-latin, si purement

chrétien d'Occident : « Plutôt mourir en Afrique que pourrir en Europe ! » Est-ce que cette civilisation qui est notre accablant et ravissant fardeau pèse tellement à vos épaules ? Je ne le puis croire. Et je m'assure que si vraiment une option vous était imposée, vous choisiriez de succomber ici, environné des tombeaux de nos dieux, à un coup d'aile de Weimar et de Stratford-sur-Avon, de Montaigne en Périgord et de Saint-Étienne du Mont où reviennent, à certains jours, l'âme de Pascal et celle de Racine. Il se peut, Monsieur, que je dispute avec vous demain, quand je lirai vos dialogues d'ailleurs. Il se peut aussi qu'ils m'aient ravi si fort que je n'en aie point le courage et que je remette à plus tard...

Mais plus tard vous aurez changé.

Car vous pouvez bien dire que nos professeurs de philosophie ne vous ont rien appris, vous savez que ce n'est pas vrai. Socrate est votre premier maître. Comme la sienne, — qu'il laissa à d'autres le soin d'écrire, — votre œuvre est l'expression d'une pensée sans cesse mouvante. Dialectique, oui. Et maïeutique. Vous contredire est votre premier devoir : thèse, antithèse. Hegel a passé par là. La synthèse, vous différerez le plus longtemps que vous le pourrez, de nous la livrer. Car synthèse, pour un moment au moins, — suppose certitude. Et vous craignez la certitude comme d'autres craignent la mort. Etre certain, ne serait-ce point cesser de penser ?

Les gens qui vous connaissent mal vous voient bien des visages. Et j'en sais qui n'arrivent point à les accorder pour se faire une idée raisonnable de vous. Le vrai est que ce n'est pas facile.

Ce haut fonctionnaire, conseiller littéraire du Ministre de l'Instruction Publique, qui écrit des vers aussi peu convenables que ceux-ci :

*C'était un temps d'une étrange saveur.  
Dieu mesurait aux hommes ses faveurs.  
Le converti frissonnait dans l'église.  
Le Juif errant déposait sa valise ?*

Cet académicien qui se dit braconnier ? Ce chantre de la solitude qui va vivre la vie communautaire des Kibboutzim ?

Ce *taiseux* qui fait des discours ? Ce mandarin des lettres qui en appelle au tam-tam de la brousse, aux totems des sorciers, aux danses orgiaques du peuple noir ?

Moi qui crois vous bien connaître, je sais que tous ces hommes forment un seul homme, — et très cohérent. Cet homme, c'est l'inquiet.

Votre inquiétude, Monsieur, est universelle, sourde, sauvage, non point désespérée, — espérante. Comment la redouterions-nous ?

A mesure que vont les siècles, l'homme conforme peu à peu son image à l'image de Dieu. A votre gré, il ne va pas assez vite. D'où votre impatience. Mais c'est l'impatience de l'amour.

Monsieur,

Dans ce temps que j'évoquais tout à l'heure, nous avions vingt ans de moins qu'aujourd'hui, — nous imaginions que les Académies étaient en quelque sorte d'aimables maisons de retraite pour écrivains à peu près repentis. De vieux messieurs y attendaient, pour vous accueillir, que vous eussiez fini de vivre, de lutter, de penser. Je mesure et vous mesurez avec moi combien grande était notre sottise. Vous avez l'âge où Stendhal et Dostoïevski commençaient seulement d'écrire.

En vous souhaitant la bienvenue parmi nous, si considérable que déjà soit votre œuvre, je m'assure qu'elle n'est encore qu'un prélude.

Nous mettons toute notre confiance, Monsieur, dans votre jeunesse. Dans votre inquiétude.

---

**Discours de M. Roger BODART.**

Monsieur,

Je n'ai jamais cru au hasard. J'y crois aujourd'hui moins que jamais. Voici, en effet, qu'au moment d'entrer dans cette Compagnie, c'est vous que je trouve m'accueillant sur le seuil. Il n'est pas indiscret d'avouer que depuis près de vingt ans, une amitié nous lie de nœuds si serrés que rien, ni l'éloignement, ni des divergences de pensée, ni ces mouvements d'humeur auxquels nul créateur n'échappe, n'a jamais pu les relâcher. Dans cette quête de la vérité à quoi se résoud toute destinée d'écrivain, vous avez bien voulu admettre, dès que nous nous sommes rencontrés, que nous marchions côte à côte. Et voici qu'ici encore nous nous retrouvons.

Laissez-moi vous dire combien, en plus de l'honneur d'être admis dans cette Compagnie, m'émeut cette sorte de fatalité qui fait qu'où nous allons, nous finissons toujours par nous rencontrer. Nous fûmes et restons frères dans le tiers-ordre de l'inquiétude. Nous voici frères aujourd'hui dans une assez inattendue inscription dans le réel.

Madame, Messieurs,

Sensible aux tentations de la solitude plus qu'à celles de l'orgueil et pensant avec Fromentin que le but de toute existence humaine est moins de s'ébruiter que de se transmettre, c'est avec une sorte de crainte que j'ai appris votre décision de m'appeler parmi vous. Il est des honneurs difficiles à porter. Je me suis demandé si vraiment je méritais celui-ci, me disant, avec Fromentin encore, que s'attribuer un lustre auquel on n'a pas droit, c'est usurper les droits d'autrui, et risquer de se faire prendre tôt ou tard en flagrant délit de pillage dans le trésor public de la renommée.

Entrer dans votre Société implique de lourdes obligations ; il ne s'agit plus de se perdre dans un aimable anonymat, de dire et de croire que l'on n'est personne ; maintenant que l'on est sacré quelque chose ou quelqu'un, il s'agit de le devenir.

\* \* \*

Au moment où un homme d'État qui avait rêvé pendant de longues années une révolution lente à éclore vit celle-ci éclater, cet homme, un instant, ferma les yeux, toucha d'une main moite son front et soufla :

— La tête me tourne.

La tête pourrait me tourner aussi de voir devant moi non seulement notre Académie de Belgique, mais encore la plus illustre des Académies de France, celle que, voici trois siècles, créa le Grand Cardinal.

Les Français n'imaginent guère ce que représente leur pays pour les Français du dehors, et plus particulièrement pour les écrivains qui puisent leur nourriture spirituelle dans une langue qui s'est faite en ces mille ans qui s'étendent de la Cantilène de Sainte-Eulalie aux Tapisseries de Charles Péguy.

Comme nous sommes nombreux à contempler ce grand mystère du peuple de France, de ce peuple « intolérant et libertaire » dont Richelieu disait que, ne se tenant jamais au bien, il revient si aisément du mal.

A la fine pointe de ce peuple, se dresse cette Compagnie dont ont fait partie Corneille, Racine, Hugo, Bergson, Valéry. Et voici cette Compagnie aujourd'hui devant nous... C'est là un événement fait pour émouvoir les plus durs d'entre nous.

\* \* \*

C'est là un événement qui eût tout particulièrement comblé de joie le poète dont j'ai l'honneur d'occuper le fauteuil. J'ai nommé Valère-Gille.

Valère-Gille est un de ces hommes dont on ne peut parler au passé. Sa vertu fut toujours une vertu de présence. Il est encore tellement vivant, présent à notre mémoire qu'on se refuse à le revêtir de « ce linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Il ne faut aucun effort à ceux qui l'ont connu et aimé pour le revoir, image jusqu'au bout de la jeunesse, de la joie de vivre, de créer.

Ceux qui ont vu le jour vingt ou quarante ans après lui s'étonnaient de découvrir en cet octogénaire, une alacrité qu'ils n'ont jamais connue même dans l'adolescence. Ils auraient voulu lui demander son secret. A quelle eau de Jouvence s'était-il abreuvé, cet homme qui, sans doute, avait connu des luttes, des déceptions, des colères, mais qui avait traversé ces épreuves sans qu'elles le diminuassent ?

J'entends encore une réflexion que me fit Valère-Gille par une fin d'après-midi de mars. On sentait qu'au dehors, il allait neiger. Il était venu me voir dans l'étroit cabinet de travail que j'occupais au boulevard de Waterloo. Il me parlait d'un vieux philosophe qu'habitait une sorte de génie, mais que le destin avait fort malmené. Ce vieux philosophe était le frère d'un écrivain que l'aile du succès avait caressé.

Pourquoi cette préférence du destin ? Valère-Gille, soulignant à quel point ces deux êtres ne faisaient qu'un et dans leurs chances si opposées, étaient néanmoins complices, me donnait cette explication éclairante :

— Il semble, disait-il, que, dans certaines familles, certains êtres fassent office de paratonnerre. Ils sont là pour attirer la foudre. Ils se réservent le malheur.

Sa pensée allait-elle plus loin ? Admirait-il le frère que la foudre ne frappait jamais, et cette sorte de confort dans lequel s'installe l'homme à qui rien d'hostile n'arrive ? Ou se penchait-il, comme sur un abîme, sur la destinée de l'homme que le malheur frappe toujours ? Je n'osai pas le lui demander.

Mais j'admirais cette prise directe — directe jusqu'à la cruauté — sur la mystérieuse complicité qui lie les hommes aux hommes, sur ce que l'Église nomme la Communion des Saints, sur ce que les savants constatent aussi en notre temps qui est celui du déchaînement et donc de l'enchaînement des atomes, sur ce qu'avait senti Dostoïevski quand il disait : « Chacun est responsable de tout devant tous ».

En poésie, comme en métaphysique, il répugnait aux classifications. Repoussant les nuées symbolistes, il voulait tou-

cher le contour des choses, les arêtes des êtres, et sentir leur poids. C'est en quoi il était parnassien, tailleur de marbre, jaugeant l'homme à son poids de chair.

Mais avec Banville et Rostand, il faisait passer dans ses grelots et clochettes un vent romantique qui les agitait drôlement. Le goût du panache resta toujours très vif en lui. Un artiste quelque peu imaginatif, brossant le portrait de cet homme à l'œil vif, à la moustache en bataille, au teint sanguin, eût pu peindre, derrière lui, quelque Tour de Nesle éclairée par lune, des envols de corbeaux, un gibet, des épées qui s'entrechoquent, de longues capes noires dans lesquelles s'engouffre le vent.

Il avait été jeune au temps où Hugo n'avait pas encore désembré l'horizon, et il retenait un peu de cette grande ombre dans les plis de son manteau. Son goût de la forme, de l'art pour l'art, l'écartait cependant du romantisme, ainsi qu'une méfiance instinctive vis-à-vis de ce que Montaigne appelle *les extases et les démoneries*.

Cependant, il écoutait, en plus du langage des hommes, la musique des sphères. Il croyait que la vérité, elle aussi, connaît ses mouvements de marée, et il disait que la littérature française est faite tour à tour de raison et de sensibilité, que c'est même ce perpétuel mouvement d'action et de réaction qui lui assure vie et durée.

Plus encore que cette alternance, le frappait l'ubiquité des grands poètes. Il leur trouvait un double visage de Dieu Janus. Il s'amusait à chercher du romantisme chez le Bonhomme Lafontaine, découvrait du symbolisme chez Racine, et les plus beaux vers classiques, c'est dans Hugo qu'il les cueillait.

Quant au symbolisme qu'il avait bien connu, il déclarait avec Mockel et Valéry que ce n'est qu'une étiquette collée sur on ne sait trop quoi. Il rappelait avec plaisir Jules Huret découvrant Verlaine hirsute, bosselé, un peu ivre, entre un vermouth et une absinthe, au fond d'un cabaret du Quartier Latin ; et comme le journaliste lui demandait ce qu'il pensait du symbolisme :

— Le symbolisme ? répondait Verlaine agitant son écharpe rouge. Le symbolisme ? Comprends pas... Ça doit être un mot allemand...

Valère-Gille avait le sens héraclitien du fluant. Il sentait le monde couler. Il sentait le chef-d'œuvre couler. Mais comme il était en complet accord avec la création, il trouvait fort bien qu'elle coulât.

Un véritable artiste, pensait-il, collabore avec ce qu'on nomme le hasard. Il collabore aussi avec le temps, Aussi rien ne le heurtait plus que de voir des « spécialistes » préoccupés de restaurer le visage primitif des tableaux anciens.

Il disait : Je suis furieusement contre le prétendu nettoyage des toiles qui enlève l'atmosphère lumineuse du tableau, ce velouté aérien qui réunit entre eux objets et personnages. Quant aux personnages *insignifiants* que Rembrandt avait disposés *afin de remplir un vide*, le Temps qui, comme on sait, est un grand maître d'autrefois, y avait pourvu en y mettant son ombre *parlante* à la place de quelques vagues humanités sans caractère.

Ce que Valère-Gille pensait des tableaux et du Temps, il le pensait aussi des poèmes. La dernière fois qu'il me rendit visite, il me parla longuement de sa vie, de son œuvre et de ce que le Temps pourrait en faire.

— Qu'importe, disait-il, l'anecdote de ma vie, le lieu où je suis né, la date, mes études, mes occupations et jusqu'au titre de mes œuvres. Je sais bien que de Du Bellay, nous ne connaissons que quelques sonnets. *Que* quelques sonnets : ah ! l'admirable écho ! Comme j'aimerais qu'un seul de mes poèmes se répercutât ainsi de roc en roc au long des âges, et que quelqu'un, un jour, à propos de ces vers, évoquât de moi non la fugace anecdote mais l'essence durable.

Puis après un silence, il dit encore :

— Pour le reste, je suis prêt à me fondre dans le grand Tout.

Alors, sans transition, Valère-Gille prit dans sa poche un poème manuscrit et demanda la permission de le lire. Il s'intitulait *Immortalité*. Sa grandeur était faite d'une adhésion intime à l'ordre de l'univers. Il finissait ainsi :

*O limon primitif, source divine, ô Mère !  
Pays aux flancs féconds d'où sortirent les miens,  
Je ne suis qu'un moment, qu'une forme éphémère  
De ta mouvante éternité ; je t'appartiens.*



---

*Et c'est pourquoi la mort ne m'est pas redoutable ;  
Mais connaissant plutôt ses efforts continus,  
En elle, je bénis l'aïeule vénérable  
Qui porte dans son sein mes enfants inconnus.*

Nous nous quittâmes au bord d'un escalier de marbre. Comment nous nous dîmes adieu, je l'ai oublié. Mais ce que je sais, c'est qu'un instinct qui ne me trompait pas me signifia que cet entretien avait été plus que décisif : testamentaire. A la lueur de cette rencontre, nous avons compris l'un et l'autre, lui, le poète lourd d'années, moi, le créateur encore incertain, que ce qui compte dans l'histoire d'un homme, ce n'est pas ce que disent les historiens, des dates, des lieux, des défaites, des victoires, mais bien plutôt quelque léger parfum que rien n'efface, l'odeur d'une âme qui ne veut pas mourir.

---

# Réception de M. Georges Simenon.

---

Discours prononcé à la séance du 10 mai 1952  
par M. Carlo BRONNE.

Monsieur,

Si je vous donne ce nom, conforme à nos usages, c'est moins par souci des traditions que pour vous restituer un titre dont la renommée vous a privé.

La gloire se reconnaît à ce qu'elle raccourcit un nom dans le même temps qu'elle le grandit. On dit d'un de vos livres : un Simenon. On le dit de vos personnages, et des êtres réels qui leur ressemblent. Vous ne vous apparteniez plus. Souffrez que je vous rende, un instant, à vous-même pour mieux vous accueillir.

En me chargeant de vous souhaiter la bienvenue, notre Compagnie a, sans doute, pensé qu'il convenait que le père du Commissaire Maigret fût reçu par un magistrat. Elle a souhaité, surtout qu'un Liégeois fit l'éloge d'un Liégeois, succédant à un Liégeois.

Vous êtes né, un vendredi 13, entre le perron et le fleuve. Votre enfance s'est écoulée dans le populeux quartier d'Outre Meuse que vous avez décrit dans *Pedigree*, ce roman aux réminiscences précises — parfois trop précises — qui éclaire toute votre œuvre. La pension de famille, où vous avez observé tant d'étudiants étrangers, se retrouve dans le *Locataire*. L'oncle Léopold est la souche de tous les ratés, de tous les affranchis en qui vous avez mis l'âpre désir de la liberté. Le sage équilibre de Désiré, votre père, satisfait de son sort modeste et résolu à ignorer les laideurs de la vie, vous a inspiré les figures placides et taciturnes d'un Petermans, d'un Holst, d'un Lannec

accomplissant leur tâche, quelquefois héroïque, avec une robuste simplicité.

Vous étiez encore collégien quand l'occupation — la première — déballa, sous vos yeux attentifs, sa pacotille de menues lâchetés, de compromissions prudentes et d'égoïstes hypocrisies, par quoi commença votre apprentissage du cœur humain. Déjà, le destin vous faisait signe : vous dévoriez les Rocambole et vous receviez, des mains d'un bibliothécaire-poète à lavallière, Gogol et Dostoïevsky. Votre route croisait celle de quelques mauvais garçons, et par une faveur providentielle, de deux assassins en puissance. Vous répondiez à l'appel en signant vos premières chroniques : Monsieur le Coq, comme le policier de Gaboriau. Vous aviez seize ans, la volonté farouche d'échapper à la médiocrité, à l'humiliation, aux limites du quotidien, et du haut du vieux pont des Arches, qui en entendit bien d'autres, votre jeune révolte s'écriait : « A quarante ans, je serai académicien ! »

Vous l'êtes, Monsieur. Si vous êtes un peu en retard sur votre horaire, c'est que, pour venir de Liège à Bruxelles, vous êtes passé par l'autre côté du globe. Jamais, vous n'êtes resté plus d'un an sous le même toit. L'univers vous a vu, la pipe au bec, observer et enregistrer, avec une égale acuité, l'atmosphère du carré d'un chalutier, d'un ranch de l'Arizona, ou d'un bar de banlieue où chante le percolateur. De qui tenez-vous cette étonnante faculté d'assimilation ? ce goût de l'errance et singulièrement, de l'élément liquide ?

Votre ascendance est complexe. Vous descendez d'un grognard breton, blessé dans la retraite de Russie et soigné par un fermier du Limbourg dont il épousa la fille. Votre bisaïeul paternel, qui avait eu 13 enfants, était un mineur wallon au visage incrusté de poussière de houille. Tel est, dans votre généalogie, l'apport latin et terrien.

Votre mère appartenait aussi à une famille de 13 enfants, dont le chef, maître de digues aux confins de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne, avait pour tâche de répartir les eaux dans les immenses herbages entourant sa maison, la *Maison du Canal*. Par ce canal vous est venu le sang flamand qui nourrit votre nostalgie des prairies plates où glissent les

chalands, cette hantise de l'eau dont ruissellent vos récits : la pluie noire d'*Il pleut, bergère*, les reflets des réverbères sur l'asphalte mouillé, les rafales giflant les vitres, les gouttes tambourinant sur le zinc, les paquets de mer balayant le pont du *Tonnerre de Dieu*.

Les étapes de votre carrière sont des escales ; il y a toujours un bateau dans les environs. Votre premier havre est Paris. Nous nous y rencontrions, près de N.-D. de Lorette, chez le sensible et généreux Georges Ista, promis à une fin dramatique. Vous étiez, comme dans les *Noces de Poitiers*, secrétaire d'un écrivain. Vous n'aviez pas renoncé à vivre pour écrire. En attendant, vous écriviez pour vivre 150 romans populaires sous 16 pseudonymes différents : vous appareilliez. Sur un canot de 6 mètres, le *Ginette*, vous parcouriez la France, expédiant, entre deux écluses la prose nécessaire.

Vers 1928, un éditeur, frappé par la force d'un de vos manuscrits : *M. Gallet, décédé*, vous propose un contrat honorable. De Georges Sim que vous étiez, vous devenez Georges Simenon. Vous êtes lancé ; votre deuxième bateau aussi. C'est l'*Ostrogoth*, à bord duquel est né Maigret. Quand elle n'est pas amarrée près du Pont Neuf, la péniche croise entre Antibes et Deauville ; vous signez le *Port des Brumes*, *Pietr-le Letton*, les *Fiançailles de M. Hire*.

Après huit mois d'Afrique équatoriale, il ne vous reste plus qu'à faire le tour du monde, en 1934. Votre bateau, l'*Araldo*, est maintenant une goélette de 30 mètres. André Thérive consacre son feuilleton aux *Pitard*, cette histoire de lésine et d'embruns. A Nieul-sur-Mer, aux Sables d'Olonne, au château de Terre-Neuve, — toujours l'Océan ! — vous composez le *Cheval Blanc*, la *Veuve Couderc*, *Je me souviens...* A la libération, vous découvrez l'Amérique, vous vous découvrez vous-même à travers la *Lettre à mon Juge*, les *Volets Verts*, la *Neige était sale*.

Aujourd'hui, à 100 miles de New-York vous habitez — pour combien de temps ? — un ancien moulin où l'on forgeait des canons, pendant la guerre de l'Indépendance : c'est votre 26<sup>me</sup> demeure. Votre 149<sup>me</sup> roman vient de paraître et vous n'avez pas 50 ans. Vous avez fait connaître en finnois, en esperanto, en japonais, en langage Braille, la couleur de nos ciels et le

profil de nos pignons. Vous êtes, pour chacun, Simenon tout court. « Tout écrivain, a-t-on dit, est partagé entre deux prétentions : être lu et être lui. » Des millions de gens vous ont lu ; combien savent, véritablement, qui vous êtes ?

Vous passez pour un auteur de romans policiers. C'est un genre que ne dédaignèrent pas Dickens, Edgar Poë, voire Esope dont le renard, convié par le lion, observait que si beaucoup d'empreintes conduisaient à la caverne du roi des animaux, aucune n'en sortait. Depuis Sherlock Holmes, le roman policier est un récit où, généralement, la besogne de la police est faite par quelqu'un qui n'en est point. En laissant à un professionnel le soin d'arrêter le criminel, vous avez rendu à la morale ses droits et leur honneur aux auxiliaires de la Justice. Le Commissaire Maigret reste un homme ; sa méthode intuitive se fonde sur la sympathie. Trouver le coupable lui importe moins que découvrir comment il est devenu coupable. Témoin des faits quotidiens qui mènent au fait divers, il n'est que la projection de son créateur : vos ombres se confondent et jusqu'au profil de vos pipes. Aussi Maigret a-t-il pu disparaître de vos ouvrages sans que le ton en soit changé : la psychologie les soutient beaucoup plus que l'énigme.

Vous reprocher votre fécondité serait vous faire grief d'être laborieux. Balzac se vantait de faire concurrence à l'état civil. Un état civil suppose une population. Les quelques centaines d'êtres que vous avez enfantés imposent leur présence, souvent jusqu'à l'obsession. Leur diversité surprend ; vous ne vous répétez jamais. Vous peignez aussi bien l'accablante torpeur de Panama que la faim dans une ville du Nord occupée, l'ambition glacée d'un Maudet que l'ennui bourgeois de M. Monde. Sans doute, il y a parmi vos créatures des familles de caractères. Il y en a aussi dans la vie, car nous n'avons su inventer qu'un petit nombre de péchés.

Votre univers a, pourtant, comme celui de Proust ou de Jules Romains, une tonalité qui lui est propre. Le réalisme magique avec lequel vous plantez un décor envoûtant met en scène le drame éternel de la solitude. L'ainé des Ferchaux, ce manieur de foules, le comédien Mauguin, acclamé par des salles combles, Eugène Malou, agonisant sur le plancher d'une

pharmacie, sont des solitaires. Seuls dans le triomphe et dans la chute, dans leur famille et dans leur amour, dans la vie et dans la mort. Incommunicabilité tragique des âmes, doublée du dégoût de soi-même et de la fausse monnaie des habitudes ! Désespérément, des hommes tentent de rompre le cercle routinier ; ils fuient. Mauguin crie au chauffeur : « Ailleurs ! Nulle part ! » M. Bouvet, après avoir vécu plusieurs existences, descend de renoncement en renoncement. Bergelon se berce du nom de mirage de Trébizonde.

Vaine évasion que l'ivresse, la possession ou le dépaysement... Quelques-uns débouchent dans le crime ou dans la folie. Dans ce désert, néanmoins, il est une fontaine. Le thème de la paternité revient fréquemment sous votre plume, avec une fraîcheur émouvante. La vénération de Bob pour son père, « ce dieu visible », va jusqu'à se pendre lorsqu'il apprend qu'il est le fils d'un maître chanteur. En mettant la main sur l'épaule de Frank, Holst fait le même geste d'absolution que Désiré avait pour Roger. Et Malou s'en ira sans avouer à son enfant qu'il n'aimait que lui « parce qu'il était le seul à ne pas l'avoir encore trahi ».

Nous n'arrivons que lentement à cette clairière cruelle, où soudain baignés de lucidité, nous regardons jusqu'au fond de notre vie. La vie intérieure de vos personnages est pareille à l'eau profonde ; elle coule secrète, irrésistible. Ils ont la patience du pauvre et de l'entêté, la patience du sort ; ils sont tout en devenir. Les gestes que vous leur prêtez ne semblent pas atteindre leur immobilité. Mais un jour, ils prennent leur sens. Un quelconque événement déchire le voile ; la figure de la destinée apparaît. L'édifice fallacieux des prétextes et des préjugés branle et s'effondre, inondant de lumière la statue ignorée. Tout se précise dans l'instant où tout s'écroule. A la terrible pesanteur du passé se substitue l'effrayante décision d'un moment. L'homme frappe ou s'échappe.

Parce que vous avez connu deux êtres qui portaient en eux le germe de leurs crimes futurs, parce que vous avez suivi chez vos créatures l'insensible acheminement de l'idée meurtrière, vous excusez volontiers ce que vous expliquez si bien. Puisque vous êtes du côté des coupables, du côté de ceux qu'un impla-

cable enchaînement de circonstances a poussés à tuer, permettez que j'accorde une pensée aux victimes, à celles qu'un identique engrenage a conduites à être tuées, et à la justice humaine qui les protège.

Vous n'avez pas toujours été juste pour les juges, et vous avez pris, à vos débuts quelques licences avec la procédure. Si les gens de plume n'étaient pas absous de leurs erreurs de droit, comment pardonnerait-on aux gens de robe leurs fautes de langage ? Je vous concède, après cette amicale querelle, que l'accusé qui comparait ressemble peu à l'homme qu'il était quand il a commis l'acte pour lequel il est poursuivi. Ne sommes-nous pas, chaque matin, différents de ce que nous étions la veille ? J'admets, avec vous, que la Cour d'Assises est un vieux théâtre dont le style devrait être rajeuni. Vous vous rencontrez, sur ce point, avec un maître qui vous tenait en grande estime : ainsi qu'André Gide, vous concluez : « Je ne juge pas. Je ne jugerai jamais ».

Vos personnages ont le sentiment d'une justice plus haute, ne relevant que d'eux-mêmes. Dans le délire de Mauguin se mêlent souvenirs et « jugements ». Maloin a, en se livrant, un sourire indéfinissable ; le silence de Frank est plus sévère qu'un réquisitoire. En entrant en prison, ils se sont libérés. La boucle de la Fortune s'est fermée : ils se sont accomplis. Paix et payer n'ont-ils pas la même résonance ?

Le protagoniste invisible, impassible, inflexible qui rôde dans votre œuvre charge vos héros d'une hypothèque : hérédité pathologique ou déficience de volonté, qui ne sera jamais remboursée. Il ajuste dans l'ombre le minutieux mécanisme dans lequel ils seront broyés. Ou bien, il fait planer une angoisse, sans relation apparente avec les conjonctures. Jamais mieux qu'alors n'éclate la domination du Destin, dont l'homme simenonien est la proie. Maloin a notion de choses qui le dépassent, plus fortes que ce qui est juste et dont il faut subir l'emprise. Une ligne à suivre est imposée au transparent voyou de *La Neige était sale* ; il le sait, « il ne veut pas tricher », il ira jusqu'au bout de sa route inhumaine.

On a remarqué avec pertinence que la tragédie antique semblait revivre dans le roman de Graham Greene et de Simenon.

Leurs héros, engagés dans une aventure dont la fin est inéluctable, sont le jouet de ce que les anciens appelaient le *Fatum*. En un siècle où la liberté nous est de plus en plus mesurée et sur lequel roulent les nuées d'un insondable avenir, nous sommes tous les frères de l'homme traqué qui sent se resserrer sur lui l'étau de la police. Depuis 1914, nous avons trop vécu dans la familiarité du crime pour ne pas avoir retrouvé sur les lèvres grecques le goût de l'horreur sacrée.

D'ingénieux exégètes — et c'est un symptôme de la gloire — ont voulu relever chez vous l'indice de préoccupations religieuses, qui sont plutôt des bouffées d'enfance. N'a-t-on pas été jusqu'à voir, dans les *Fantômes du Chapelier*, une évocation des sept jours de la semaine, le dimanche étant figuré par la septième victime, une moniale, qu'épargne le meurtrier ? Je crains que cette interprétation ne soit pas sans analogie avec la glose qui tenait Napoléon et ses douze maréchaux pour une représentation nouvelle du mythe solaire et des signes du Zodiaque.

Ce qui est vrai, c'est que, si viles ou si veules qu'elles soient, vos créatures tendent vers l'unité ; le contour de leur caractère finit par coïncider avec celui de leur destin. « L'art, quel que soit son but, fait toujours, dit St. Fumet, une coupable concurrence à Dieu. » Dans la nuit où elles tâtonnent, vous ne leur refusez pas la grâce d'une lueur. Assassin, et pire encore, par désœuvrement, Frank se dérobe à la pitié comme à la bassesse. Condamné à un supplice qu'il accepte parce qu'il donne une signification à tout ce qui a précédé, il saisit le sens de sa vie au moment de la perdre et découvre l'amour à l'heure où il n'a plus rien de terrestre.

Il y a, dans *La Neige était sale*, un épisode qui a la valeur d'un symbole. Au cours d'une scène, où l'on touche le fond de l'abîme, une clé est perdue. Mû par un obscur mobile, Frank poursuit en vain Sissy afin de la lui rendre. La veille de son exécution, un songe étrange le visite : il rêve qu'un officiant remet aux jeunes gens, au lieu d'anneaux, une clé.

Cette clé donne accès à l'unité, à la paix de l'esprit et du cœur. Elle donne accès à votre art, imprégné d'une fraternelle compréhension de tout ce qui vit et se débat. Vous avez écrit



ceci, qui résume votre pensée : « Le métier d'homme est difficile. » Certes, vous n'avez rien caché de ses turpitudes et de ses déchéances, mais vous n'avez jamais désespéré de lui.

Ma mission se bornait à saluer le puissant romancier que vous êtes ; je l'ai fait avec la conviction que votre œuvre ne cessera de grandir. Qu'il me soit permis de m'adresser, non plus à l'écrivain, mais à l'homme. Au prix de sacrifices dont je sais le prix, vous vous êtes libéré des pièges de la facilité et des servitudes de l'enracinement. Cette terre qui devrait être nôtre, cette race dont nous sommes solidaires, vous avez voulu les connaître mieux pour mieux les recréer. Tant de faiblesses côtoyées vous ont rendu fort, tant de misères décelées vous ont rendu pitoyable. Pareil au chef tenace du *Clan des Ostendais*, vous avez, année par année, livre par livre, bâti un personnage dont la discipline, la maîtrise et l'humanité imposent le respect : vous êtes la plus surprenante, la plus confortante de vos créatures. Oui, Monsieur, vous avez gagné le droit de dire : « Le métier d'homme est difficile. »

---

### Discours de M. Georges SIMENON.

Mes chers Confrères.

Au temps où j'étais encore un petit garçon, l'année commençait pour moi, comme pour tant d'autres, je suppose, par la récitation d'un compliment calligraphié sur un papier aux ornements du plus candide mauvais goût dont je payais la feuille cinq centimes. Les premiers mots étaient invariablement : « En ce beau jour... », les derniers : « Chers parents, je vous aime. »

Plus tard, pas beaucoup plus tard, le sort m'a presque toujours désigné pour un autre compliment, celui que, le jour de la distribution solennelle des prix, j'adressais d'une voix un peu tremblante au Cher Frère Directeur et à nos maîtres d'école.

Si j'en crois le calendrier, bien des années, près de quarante, ont passé depuis, Mais il m'arrive de me demander s'il faut prendre les calendriers à la lettre. Devant vous, en effet, je me retrouve le petit garçon de jadis et je ne peux m'empêcher d'éprouver le respect admiratif que je vouais aux grandes personnes.

Peut-être, après tout, ne suis-je pas le seul dans mon cas, même ici, et gardons-nous tous plus ou moins, dans le secret de nous-même, l'impression de n'être que des enfants qui ont grandi.

Toujours est-il qu'un adolescent a quitté un jour son pays natal, qu'aujourd'hui il y est accueilli dans le plus imposant appareil et que c'est avec un émoi d'écolier qu'il vient vous réciter son compliment.

Lorsque, il y a quelques mois, dans ma ferme lointaine du Connecticut, la nouvelle m'est parvenue que vous me faisiez l'honneur de m'inviter à siéger parmi vous, j'ai été d'autant plus troublé que, ces derniers temps, la Belgique s'était surtout rappelée à moi par des invitations plus spécialement judiciaires.

Parce que j'ai conscience du lustre de votre compagnie, et de mon indignité à y prendre place, j'éprouve la sensation de me présenter devant vous les mains vides, même d'éloquence, pour parler comme d'aucuns prétendent que j'écris.

Vous comprendrez mieux mon malaise si vous me permettez de vous conter une anecdote. Il y a longtemps de cela, et je n'étais que depuis peu à Paris, une des associations belges qui appellent à leur tribune les écrivains les plus brillants, me demanda si je pouvais lui envoyer un conférencier pour remplacer un invité défaillant. L'un de mes amis accepta et, le revoyant quelques jours plus tard, je fus surpris de sa mine presque boudeuse.

— Vous n'allez pas me dire que mes compatriotes vous ont mal reçu ?

— Ils m'ont, au contraire, selon leur habitude, réservé une hospitalité royale.

— Votre conférence ?

— A paru leur plaire. Mais vous auriez dû me prévenir de ce qui m'attendait avant, de ce qui m'attendait après, et je

ne fais pas allusion aux banquets plantureux ! Sauf le jour de mon baccalauréat, je n'ai jamais été mis aussi implacablement sur la sellette. Je n'ai jamais été harcelé par des questions plus pertinentes et plus embarrassantes.

Et l'écrivain d'ajouter :

— Ces gens-là savent tout, ont tout lu, tout étudié, tout compris. Rien de ce qui touche à l'esprit ne leur est étranger et souvent je ne m'en suis tiré que par une pirouette.

Or, Mesdames, Messieurs, ce confrère passe, non seulement pour un des Parisiens les plus fins, mais pour un lettré averti, un homme universel, une sorte de Pic de la Mirandole.

Laissez-moi ajouter qu'il n'affrontait, lui, que le public habituel des conférences. Qu'aurait-il dit si, comme moi en ce moment, il s'était trouvé en face de votre Académie ?

Comment ne serais-je pas impressionné davantage encore lorsque j'ai l'honneur d'y être reçu par Carlo Bronne ?

Il ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, si je lui confie que j'ai parfois de la peine à l'imaginer en veston, tant l'idée que je me faisais de lui était celle d'un homme d'un autre siècle.

Il fut en effet un temps, nous apprend-on au collège, où l'ampleur et la diversité des connaissances, la sûreté du goût, la facilité éblouissante à s'assimiler les disciplines les plus diverses n'étaient que l'apanage de quelques-uns et constituaient la marque de ce qu'on appelait du nom magnifique d'honnête homme.

Parlant ici-même d'une autre grande figure belge qui vous accueillait, vous avez dit, Monsieur :

« La Justice fixe l'histoire des vivants, l'Histoire est le jugement des morts. »

Vous précisiez que « la mission des magistrats consiste à peser le témoignage des hommes et à déceler la vérité rebelle ».

Tâche complexe s'il en est, combien passionnante, mais aussi combien angoissante.

Au Droit, cependant, vous avez ajouté l'Histoire, au jugement des vivants, vous avez, comme Pierre Nothomb, ajouté le jugement des morts.

Déjà comme poète, vous aviez obtenu l'attention des plus difficiles.

Et voilà que, au sommet de votre carrière, après un *Léopold 1<sup>er</sup>* qui aurait suffi à assurer votre gloire, vous avez étonné vos admirateurs eux-mêmes en affirmant votre maîtrise dans l'art complexe de la nouvelle.

Aussi, pour décrire votre talent, emprunterai-je une phrase du discours que Prosper Mérimée, reçu par l'Académie aînée, consacrait à Charles Nodier et qui pourrait avoir été écrite à votre sujet :

« Sous sa plume, l'histoire, l'érudition se transforment, se mêlent et se prêtent mutuellement leurs ressources. »

Nos routes, pourtant, certain jour, se sont croisées, le savez-vous ? Lorsque, âgé de moins de vingt ans, je débarquai à Paris, votre père a été un de mes deux ou trois compatriotes à me tendre la main et c'est de lui que je reçus mes premiers conseils.

De sa bienveillance d'alors autant que de votre accueil d'aujourd'hui, j'ai la joie profonde de vous remercier.

Un homme, Mesdames, Messieurs, à qui vous pensez tous, celui-là dont je vais timidement occuper le fauteuil, méritait, lui aussi, qu'une voix plus autorisée que la mienne fasse ici son éloge.

Je n'ai pas eu la bonne fortune de le connaître de son vivant et, lorsque le hasard parut nous rapprocher, ce fut à notre insu.

Peut-être Edmond Glesener était-il occupé à écrire quelque chapitre du *Cœur de François Remy*, la nuit du 12 au 13 février 1903, pendant que mon père faisait les cent pas, au coin de la rue de la Cathédrale, l'œil fixé sur l'énorme montre de l'horlogerie Glesener, dans l'attente du signal qui lui annoncerait ma naissance, à cent mètres de là, dans un logement de la rue Léopold ?

Il me plairait de le penser, d'y voir une sorte de parrainage prophétique.

Mais la présence de Glesener, ce jour-là, dans sa maison familiale, est improbable. Il avait vingt-neuf ans. S'il n'était pas médecin, il avait commencé des études médicales dont nous retrouverons la trace dans son œuvre. Il avait fait son Droit, comme tant d'entre vous. Et il semblait avoir tout lu de l'héritage que nos anciens nous ont laissé.

Depuis trois ans, il était entré dans l'administration, direc-

tion des Beaux-Arts, du Ministère de l'Agriculture, car en ce temps-là, prenant sans doute le mot culture à la lettre, c'est à ce ministère que nos législateurs avaient soumis le destin des Muses ; Edmond Glesener n'avait encore publié qu'un petit livre, petit par son nombre de pages et par son manque apparent de prétention : *Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-découpeur*.

De Paris, les maîtres français de l'heure lui avaient envoyé leurs félicitations et leurs encouragements et il avait gagné les suffrages du tout-puissant *Mercure de France*.

Allait-il, comme d'autres Belges, comme un Verhaeren, un Maeterlinck l'avaient fait avant lui avec succès, porter la lutte sur un terrain plus large et se lancer dans la bataille parisienne ?

J'emploie le mot lutte à dessein, car notre homme était un lutteur, au sens propre comme au sens figuré du mot, certaines de ses pages nous le rappellent avec éloquence.

Je crois qu'ici, mes chers confrères, nous touchons à un des problèmes les plus délicats, les plus émouvants aussi, de tout art, de toute littérature. Pour me résumer en une phrase, je dirai :

— Il y a ceux qui partent et il y a ceux qui restent, qu'il s'agisse de la Belgique, de la Suisse, du Canada, qu'il s'agisse de n'importe quel pays ou même de telle ou telle province de France.

A l'heure où mon père s'impatientait sous la grosse horloge de la rue de la Cathédrale dont les aiguilles avançaient trop lentement à son gré, Edmond Glesener avait le choix.

Toutes les portes, à Paris, lui étaient ouvertes, tous les concours lui étaient acquis et certains le considéraient comme un des plus sûrs héritiers de Flaubert.

Or, Glesener, non pas à Liège, mais à Bruxelles, où il avait eu le temps de prendre du recul, écrivait le *Cœur de François Remy* dans les pages duquel il rendait avec tendresse la vie des rues où il avait passé son enfance, du petit peuple qu'il avait coudoyé.

N'est-il pas permis d'affirmer qu'il avait choisi ? Ne nous en fournit-il pas la preuve quand, adopté par la Capitale, il nous donne ensuite des œuvres qui, presque toutes, sont comme

un hymne passionné à sa ville natale ? Qu'il s'agisse de la *Chronique d'un petit pays* ou d'*Une Jeunesse* qu'il écrira en pleine maturité, il restera fidèle à un terroir dont on le reconnaîtra bientôt comme le chantre officiel.

Je trouve cela fort émouvant, d'autant plus émouvant que, dès ses débuts dans les Lettres, dès cet *Aristide Truffaut, artiste-découpeur*, Glesener semble avoir eu l'intuition de ce que serait sa carrière.

Mme Simone Verly, qui lui a consacré une thèse extrêmement fouillée, a écrit de Glesener enfant :

« Edmond joue, flâne dans les rues, s'imprègne de l'atmosphère joyeuse et bonhomme de la cité mosane ; il apprend à aimer ses braves artisans, gentils, accueillants, et qui aiment à rire. En même temps il les regarde travailler ; il compare les larges coups de rabot du menuisier au travail tout en précision de son père. Et il retourne contempler les rouages délicats des montres qu'un grain de sable suffit à arrêter. »

Il a choisi, ai-je dit : il ne travaillera pas au rabot ; dans son œuvre, on ne trouvera pas de grains de sable. Il ne nous offrira donc pas un monument orgueilleux aux détails parfois négligés. Il ne peindra pas à fresque, ne cherchera pas à animer sous nos yeux l'humanité plus grande que nature d'un Shakespeare ou d'un Michel-Ange.

Glesener a choisi d'être un écrivain régionaliste, sans même essayer d'adjoindre à son fief la capitale belge où il déploiera pourtant la plus grande partie de son activité.

Un Faulkner, lui aussi, a puisé l'inspiration de son œuvre entière dans un comté d'Amérique moins peuplé sinon moins vaste que la province de Liège et un Steinbeck ne décrit que les paysages de sa vallée natale. L'un comme l'autre n'en ont pas moins débordé du cadre régional pour devenir des écrivains universels.

Glesener, Mesdames, Messieurs, ne l'a pas voulu. J'aurais aimé être plus habile à l'analyse pour vous démontrer ce que je ne fais que sentir avec force. Il existe une façon de décrire une maison, une rue, un hameau, qui les rendra assimilables aux lecteurs du monde entier. Il en est une autre qui ne réjouira que les gens du pays, ou ceux qui le connaissent bien. Ne me

demandez pas pourquoi. N'êtes-vous pas orfèvres et ces petits secrets de l'art ne vous sont-ils pas plus familiers qu'à moi !

La première solution ne demande que le talent et la connaissance.

La seconde réclame en outre, exige l'amour. Un amour intransigeant, exclusif, un amour, aussi, capable d'inspirer le renoncement à maintes satisfactions, à maintes gloires, à maintes fortunes.

Vous savez maintenant ce que j'avais en tête lorsque je vous disais que, penché sur les pages de son *François Remy*, Glesener avait choisi.

Ce n'était pas un naïf et ce n'était pas un faible. La bagarre, quelle qu'elle fût, ne lui faisait pas peur.

Sa carrière littéraire, il en a dressé le plan, j'en jurerais, avec autant de lucidité qu'il établissait le plan de ses romans, sans rien laisser au hasard comme sans rien sacrifier à l'idée, à la passion maîtresses.

Sa passion, à lui, c'était son pays, avec ses moindres caractéristiques, ses couleurs, ses odeurs, les tics et les travers de ses habitants, leurs rires, leurs chants, leurs enthousiasmes et leurs colères.

Il nous en a offert le plus fidèle, le plus fouillé des tableaux, fait de main d'artisan, à la lime, au burin, sans bavures, prêt à défier les lustres comme l'œuvre d'un Compagnon d'autrefois, comme une montre de son père.

Est-ce cela qu'il avait pressenti en créant, presque encore adolescent, ce personnage de l'artiste-découpeur ? Voulait-il déjà s'assigner des limites ?

Aujourd'hui, je me demande si Glesener n'a pas eu la meilleure part. Sans doute aurait-il trouvé ailleurs un public plus vaste, une célébrité plus tapageuse. Mais nous aurait-il donné cette chaleur de coin du feu qui nous enveloppe quand nous le lisons ?

Chacun édifie un monument selon son cœur. Celui de Glesener — j'allais dire le cœur de François Remy — appartenait à son pays, à sa ville, à quelques quartiers que nul ne verra désormais qu'à travers lui.

C'est pourquoi j'ai été surpris de lire sous sa plume cette phrase teintée d'amertume :

« Je suis un écrivain de chez nous qu'on commence à oublier. »

On pourrait vous oublier, cher Edmond Glesener, si, cédant à d'autres impulsions, vous aviez fait ailleurs une carrière fulgurante. On pourrait vous oublier si, ici même, vous aviez accepté le rôle de pontife auquel vous aviez droit. On pourrait vous oublier si...

...Si vous n'aviez pas fait le choix, un jour,

...Si vous n'aviez pas choisi votre pays et les petites gens de chez nous,

...Si vous n'aviez pas choisi, en toute connaissance de cause, d'être un écrivain régional.

Eussé-je été de ses amis, mes chers confrères, comme la plupart d'entre vous l'avez été, je me serais laissé tenter par une tâche ambitieuse, celle, non pas de peindre de Glesener un froid portrait officiel, mais, empruntant un peu de son talent, le suivant pas à pas dans la vie, de crayonner en marge de son œuvre sa silhouette à différents âges.

Je l'aurais montré d'abord, adolescent gonflé de vie, la lèvre ombragée de poils follets, la voix rendue rauque par la mue, dans la vaste cour pavée de briques rouges du Collège Saint-Servais que je devais hanter à mon tour.

De l'étudiant qui, un peu plus tard, va arpenner les trottoirs de sa bonne ville quand les bourgeois sont couchés, un de ses amis, qui a été le mien, Charles Delchevalerie, a écrit dans ses souvenirs :

« C'était un beau garçon robuste et cordial, bien découpé, le teint chaud, avec des cheveux d'un noir de jais et des yeux à la fois rieurs et sombres. Il vivait allègrement sa vie d'étudiant. »

Un autre de ses amis, M. Duchesne, précise non sans humour :

« Les jours de grande sortie, vers les petites heures, nous discussions dans les cafés avec Olympe Gilbert, le docteur Laruelle et quelques autres sur la métaphysique et la musique. Quand nous étions un peu lancés, nous projetions d'aller à la



« queste du Saint Graal », nous entonnions l'Hymne à Vénus de Tannhauser, nous déclamions du Bossuet. »

Mais pourquoi ne pas écouter Glesener lui-même !

« De ma belle jeunesse, dira-t-il, j'aime surtout me rappeler mes années d'Université. Mes journées, je les passais à courir les tavernes où l'on discutait frénétiquement avec les amis, à faire avec eux de grandes promenades à la campagne, à assister aux concerts, à fréquenter les salles d'armes, les cercles nautiques et les arènes athlétiques. Parfois aussi me voyait-on à l'Université. Nous formions un groupe de joyeux copains, Delchevalerie, Franz Folie, Duchesne, Gilbert, Léon Laruelle et quelques autres. Nous ne ménagions pas plus notre santé que nos réserves d'entrain et d'enthousiasme. »

Glesener ajoute avec une simplicité qui m'enchanté :

« Dans l'entre-temps, j'écrivais l'*Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-découpeur.* »

Ailleurs, il nous confie :

« Dès l'âge de quinze ans, mes randonnées à travers l'Ardenne, où j'avalais quarante kilomètres à pied chaque jour, m'emplissaient les yeux de paysages. »

Et encore :

« Dans ma première jeunesse, je me sentis une âme de nomade. J'étais saisi périodiquement d'une sorte de nostalgie de la grand'route et je devais tout abandonner pour entreprendre un voyage à pied, sac au dos, par monts et par vaux. »

Il ne pouvait prévoir que, passé la septantaine, il étonnerait encore les paysans en arpentant les mêmes grand'routes pendant des journées entières.

Il va connaître Albert Mockel, Paul Géraldy, le bon peintre Auguste Donnay, puis, à Bruxelles, Maurice des Ombiaux et Constantin Meunier. Il ne tardera pas à fréquenter le salon de Camille Lemonnier où l'on assistera chaque semaine à des discussions épiques entre le vieux maître et le jeune fonctionnaire qui n'a encore publié qu'un seul livre.

Car, déjà, Glesener est passionnément fidèle à ses idées, à ses opinions, et il les défend envers et contre tous avec une ardeur qui l'incline parfois au vert langage.

Cet amour de la discussion — nous venons de l'entendre parler

de discussion *frénétique* — restera toute sa vie durant une de ses caractéristiques et je me suis laissé dire que, devenu un très haut fonctionnaire, il n'en garda pas moins, lorsqu'un sujet lui tenait à cœur, une savoureuse truculence.

Glesener rencontrera bientôt tous ceux qui comptent dans le monde des lettres, de la peinture, de la musique, de la science aussi, et même de la politique, et si c'est à la qualité de ses amis qu'on juge un homme, nul doute, mes chers confrères que celui-là fut grand.

Il ne recherchait pourtant pas le monde, qu'il était plutôt enclin à fuir, c'est dans sa maison des champs, à Hamoir, parmi les siens, que nous trouverons son image la plus ressemblante, un Glesener en robe de chambre de velours gris, entouré de tant de livres que les planchers en sont jonchés, de tant de tableaux que les derniers venus ne trouvent pas place sur les murs.

Lorsqu'il écrit, c'est d'une écriture menue et précise. Lorsque en pantalon de toile bleue, un béret sur la tête, il taille les arbres du jardin, repeint les persiennes ou répare quelque ustensile, il y apporte la minutie de l'horloger son père, l'amour-propre et la secrète satisfaction d'Aristide Truffaut.

Je ne pense pas que cette image-là soit en contradiction avec celle du jeune étudiant qu'attiraient les roulottes de romanchels, ni que l'homme se soit apaisé avec l'âge, car je ne peux oublier que c'est justement l'étudiant noctambule à la recherche du Saint Graal qui écrivait l'histoire de l'artiste-découpeur.

Glesener se connaissait bien. Parlant de son œuvre, j'ai dit qu'il avait choisi. Pourquoi ne pas supposer qu'il avait choisi sa vie aussi et que, lucide et sage, il trompait ses velléités de nomade par de longues marches dans la campagne ?

Il n'a pas été davantage homme de cabinet qu'il n'a été bohème et son choix, ici encore, marqué par la modération et le bon sens, m'apparaît à l'image de son terroir.

C'est lui qui nous a murmuré, dans une page où tous les mots viennent de l'âme :

« La ville où on est né, nous la peuplons de nous-même en même temps que nous nous façonnons à son image. Nous grandissons à l'ombre de ses vieilles maisons, dont les façades veillent

comme des visages attentifs. Nous participons à ses tristesses, à ses joies, à tous les mouvements de son âme. Son passé se prolonge en nous, ses morts nous instruisent de certains de nos devoirs en nous laissant un héritage spirituel à défendre. *Nous sommes nourris même par ses pavés.* »

Glesener se connaissait si bon, mes chers confrères, que c'est à lui encore, sachant que vous ne vous en plaindrez pas, que j'emprunterai ma conclusion. Peu avant sa mort, alors que, depuis plus de vingt-cinq ans, il siégeait parmi vous, il a écrit cette sorte de testament :

« Toute ma vie, je l'ai donnée aux lettres comme on se jette à l'eau pour mourir, sans regarder derrière soi. Si je puis me reprocher une chose, c'est d'avoir aimé la littérature d'un amour si exclusif que je crains d'avoir un peu négligé les miens pour elle. Seulement, que voulez-vous ? Les grandes passions sont forcément égoïstes. J'aurai été un honnête ouvrier du verbe. Je n'ai voulu être que cela... Être écrivain m'a toujours paru ce qu'il y avait de plus beau au monde. Toute ma vie aura été portée par cette grande idée. »

---

## Les origines valoisiennes de l'Académie française.

---

Lecture faite à la séance du 5 avril 1952,  
par M. Fernand DESONAY.

Agrippa d'Aubigné, dont la France aurait pu fêter moins discrètement le quatrième centenaire, est au point de départ de cette communication.

Dans son *Histoire universelle*, à propos de la fuite du roi de Navarre, las de cette cage dorée, égayée d'amours faciles, que lui avait aménagée à la Cour Catherine de Médicis, Agrippa, complice, voire fauteur de l'évasion, parle incidemment de l'Académie de Henri III. Voici ce précieux passage de l'*Histoire universelle* (éd. de Ruble, t. V, p. 3) : « ... mesmement, le roy l'[Aubigné] ayant faict de son Academie (c'estoit une assemblée qu'il faisoit deux fois la sepmaine en son cabinet pour ouyr les plus doctes hommes qu'il pouvoit, et mesmes quelques dames, qui avoyent estudié sur un probleme tousjours proposé par celui qui avoit le micux faict à la derniere dispute)... » Or l'évasion du Béarnais, à l'occasion d'une chasse au cerf dans la forêt de Senlis, eut lieu le 4 février 1576. L'Académie dont il s'agit fonctionnait à cette date. Si l'on se rappelle que Henri III, revenu de Pologne, n'a fait son entrée dans sa capitale, au lendemain du sacre à Reims, qu'après le 13 février 1575, il faut en conclure que l'*Académie du Palais* — c'est le nom de cette compagnie savante — a pris corps dès les débuts du règne. Mais cette Académie du Palais ne faisait que relever une *Académie de Poésie et de Musique*, dont Charles IX, le précédent Valois, s'était institué par Lettres patentes le Protecteur.

Il se fait que ces deux Académies valoisiennes : celle de

Charles IX, qui remonte à 1570, celle de Henri III, qui doit avoir été créée en 1575, auraient servi de modèles à l'Académie française de Richelieu. Et voilà qui justifie peut-être, dans une compagnie comme celle-ci, le choix de mon propos.

\* \* \*

L'Académie — le mot comme la chose — est, chacun le sait, d'origine platonicienne.

Ce sont les Italiens de la Renaissance qui, une fois de plus, vont renouer les premiers le fil de la tradition antique. Vers 1460 probablement, Marsile Ficin, le traducteur et le commentateur de Platon, réunit, autour de sa chaire du *Studio* de Florence, un cercle d'amis lettrés qui formeront avec lui le *Chorus Academiae Florentinae*. Cosme de Médicis — Cosme l'Ancien — s'intéresse à cette docte compagnie. Il offre à Ficin, à quelque 3 km au nord de Florence, sa propre et fastueuse villa de Chareggi, dont les plans avaient été dessinés par Michelozzi, l'architecte du Palazzo Riccardi. Y siègera bientôt l'*Accademia Charegiana*, plus connue sous le nom d'*Accademia Platonica*. Sous Laurent le Magnifique, qui continue aux académiciens un mécénat éclairé, les esprits les plus cultivés ont hanté l'Académie platonicienne : Leon Battista Alberti, Giovanni Cavalcanti, Cristoforo Landino, Pic de la Mirandole, Ange Politien, les frères Pulci... Tandis qu'il achevait de rédiger sa *Theologia Platonica* latine, en dix-huit livres, Ficin mettait en discussion des questions de philosophie, de littérature, mais aussi de politique, le principal centre d'intérêt demeurant, bien entendu, ce néo-platonisme alexandrin dans lequel le maître du logis se flattait de découvrir la doctrine capable de concilier Platon et Jésus. Une fois l'an, en novembre, un banquet solennel commémorait l'anniversaire présumé du philosophe grec.

Plus tard, l'*Accademia Platonica* se transporterait dans les fameux *Orti Oricellarii*, — un parc enchanteur semé d'antiques, — mis à sa disposition par Bernardo Rucellai, beau-frère de Laurent de Médicis.

Cette Académie platonicienne de caractère humaniste devait rapidement provigner en Italie. A Rome, une *Accademia Pomponiana*, du gentilice latin que s'était choisi son fondateur Giulio

Pomponio Leto (1468), pousse si loin l'imitation des classiques anciens et du paganisme que le pape Paul II en prend ombrage, d'autant que ces humanistes indiscrets semblent vouloir contester au successeur de Pierre la légitimité du pouvoir temporel. A Naples, la *Panormitana* avait été instituée par cet Antonio Beccadelli, dit « *il Panormita* » (de *Panormus* = Palerme, sa ville natale), médiocre auteur d'écrits légers et d'un recueil d'épigrammes obscènes : l'*Hermaphroditus* ; le bon poète néo-latin Gioviano Pontano donnera ensuite son nom à cette compagnie, qui, devenue la *Pontaniana*, vivra jusqu'en 1543. A Venise, tout à la fin du XV<sup>e</sup>, le fameux imprimeur-éditeur humaniste Alde Manuce, aidé du Crétois Marco Musuro, avait fondé une *Accademia dei Filelleni*, laquelle, comme son nom l'indique, s'intéressait davantage à la philologie et à l'archéologie grecques ; l'usage du grec était obligatoire au cours des réunions académiques, sous peine d'amende ; cette Académie des Philhellènes est appelée couramment l'*Aldina*.

A partir du second tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, et même si fleurissent encore d'autres Académies vouées au culte des lettres antiques (la *Cosentina*, de Aulo Giano Parrasio ; celle de Modène, que Giovanni Grillenzone oriente, comme Alde Manuce, du côté de l'hellénisme ; celle que dirige, à Ferrare, Celio Calcagnini et dont les membres se surnomment les *Elevati*), un changement très net se manifeste : les Académies italiennes inclinent vers le type littéraire et abandonnent le latin et le grec en faveur de la langue de *si*. C'est qu'y triomphe le principe de Bembo : rhétorique classique, mais langue vulgaire. L'évolution s'accompagne d'une tendance marquée à l'ironie socratique, voire à cet esprit bohème que les Italiens désignent sous le nom assez intraduisible de *scapigliatura*. Pareille affectation d'humour se décèle déjà dans les sobriquets dont nos académiciens s'affublent. Voici, à Sienne, les *Rozzi* (les Grossiers), dont la fondation serait antérieure à la mort de Léon X (1521), puisque l'on rapporte qu'ils auraient représenté des drames devant ce pontife protecteur des arts et des lettres. Voici, vers 1540, à Padoue, les *Inflammati* ; ils joueront un rôle de premier plan avec Sperone Speroni, nommé « prince » de la Compagnie en 1542 ; Speroni est résolument moderne ; Joachim du Bellay s'est inspiré de son *Dialogo delle lingue* pour

sa *Deffence et Illustration de la Langue françoise*. Voici, à peu près à la même époque, à Florence, les *Umidi*, noyau de la *Fiorentina*. Dans la décennie qui va de 1540 à 1550, se créent, à Rome, les *Vignaiuoli* (les Vignerons), qui mettent ainsi l'accent sur l'amour des plaisirs champêtres, et, à l'intérieur de la ville, les *Sdegnati* (les Méprisés). Les *Accesi* (les Allumés) se groupent à Reggio d'Émilie, patrie de l'Arioste.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le fourmillement : *Umoristi* à Rome (vers 1603), *Oziosi* (Paresseux) à Naples (en 1611), les *Spensierati* (les Insoucians), les *Ricovrati* (Ceux qu'on héberge à l'hospice), les *Immobili*, les *Veloci*, les *Injurati*, les *Occulti*, les *Inquieti*, les *Incogniti* (à Venise), e *tutti quanti*... Au demeurant, la causticité d'esprit dégénère souvent en *burla*, qui est la grosse farce. A Florence, les *Rifritti* (Ceux qui sentent le graillon) adoptent pour insigne la poêle à frire avec des poissons. Dans la Compagnie des *Mammagnucolli* ne sont admis que ceux qui ont fait preuve de fourberie ou de naïveté. Inutile de dire que les beuveries sont plus à l'honneur que les *litterae humaniores*.

Différente est la célèbre Académie de la *Crusca*, fondée à Florence en 1583. Le mot *crusca* signifie, en italien, le son : résidu de la mouture des grains. Pio Rajna était d'avis que, si les académiciens de la *Crusca* (les *Cruscanti*) avaient fait choix de ce nom apparemment peu glorieux, c'est qu'ils entendaient, par une affectation de fausse humilité, se distinguer, de même que le son doit être séparé de la farine, des membres de la pédantesque Académie platonicienne. Au surplus, les *Cruscanti* ne dédaignaient pas la plaisanterie. Deux fois par an, ils organisaient des séances gaies (les *stravizzi* = les excès), où les orateurs développaient sur les sujets les plus futiles des discours appelés *cicalate* (chansons de cigales, bavardages) ; un des jeux favoris était d'user d'une langue fantaisiste (*l'ionaddatica*) dans laquelle les mots n'avaient en commun avec les véritables mots servant à représenter les choses que les deux ou trois premières lettres. On sait que l'Académie de la *Crusca* s'attache, de nos jours encore, à maintenir la pureté de la langue italienne ; la 1<sup>re</sup> édition de son Dictionnaire a paru en 1612.

Quant à la non moins fameuse *Accademia dei Lincei*, fondée à Rome en 1603, elle se proposait, aux termes des statuts, *vete-*

*rem omnem philosophiam, aristotelicam in primis, evertere.* Elle s'est, en réalité, tournée du côté de l'histoire, des lettres, surtout des sciences.

Mais à côté de ces académies laïques, — humanistes d'abord, puis littéraires et volontiers frivoles, ou, comme la *Crusca* ou les *Lincci*, de caractère plus scientifique, — il convient aussi de mentionner l'apparition, dans l'Italie de la Renaissance, d'Académies fondées par des hommes d'Église.

A Rome, dès 1450 environ, l'évêque de Nicée Bessarion, devenu cardinal, un des artisans du rapprochement entre les Églises d'Orient et d'Occident, réunit chez lui les plus illustres humanistes de l'époque : entre autres, Lorenzo Valla, le Pogge, Flavio Biondo.

Je veux surtout faire allusion à ces *Noctes vaticanae* qu'organise, vers les années 1560-1562, dans l'antichambre pontificale, le futur archevêque de Milan Charles Borromée. Il s'agit de conférences en latin qui groupent, à la fois, ecclésiastiques et laïques. Les sujets touchent à la morale religieuse ; on traite volontiers des vertus et des vices. Comme cela nous change des *Facéties* du Pogge, lequel, quelque dix ans plus tôt, tout secrétaire apostolique qu'il était, ne se faisait pas faute de mettre en latin — un latin excellent, d'ailleurs — 273 historiettes libres ou gaies qui avaient fait la joie de la Curie romaine sous le pontificat de Martin V ! Pour en revenir à saint Charles Borromée, nous verrons tout à l'heure que l'Académie du Palais, de Henri III, s'inspirant tout autant des « Nuits vaticanes » que de l'*Accademia Platonica*, n'a guère mis sur le tapis que des débats de philosophie morale.

\* \* \*

La lumière vient donc d'Italie. Il est significatif de constater qu'en France, le rôle d'initiateur serait réservé à un Vénitien de naissance, Jean-Antoine de Baïf, fils naturel (légitimé par la suite) de Lazare de Baïf, l'ambassadeur humaniste, lui-même familier de l'Académie aldine, et d'une Vénitienne de famille noble.

En 1567, Jean-Antoine de Baïf a trente-cinq ans. Comme tous les poètes de son temps, comme Ronsard, son ancien condisciple,



il considère que la musique est le complément indispensable de l'art des vers. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler, à ce propos, le texte de Ronsard dans l'*Abbrégé de l'Art poétique français*, qui est de 1565 : « ... car la Poésie sans les instrumens, ou sans la grace d'une seule ou plusieurs voix, n'est nullement agreable, non plus que les instrumens sans estre animez de la melodie d'une plaisante voix. » Excellent musicien, Baif entend réaliser cette union intime entre poésie et musique par un vers qui, à l'imitation de la métrique gréco-latine, serait fondé sur la valeur quantitative des syllabes. Ainsi qu'il le dit lui-même, il veut :

... pour l'art de musique  
Reformer à la mode antique  
Les vers mesurez inventés.

Cette année 1567, au musicien Joachim Thibaut de Courville Baif représente combien serait avantageuse la réunion d'une compagnie de lettrés et de musiciens qui cultiveraient en commun les deux arts. Trois ans plus tard, en 1570, il peut soumettre à Charles IX le projet de son Académie : l'*Académie de Poésie et de Musique*, « dressée », selon ses propres termes, « à la maniere des Anciens ».

Charles IX goûtait la poésie ; il se mêlait lui-même de rimer : « surtout des quadrins, qu'il faisoit fort gentiment, prestement et impromptu, sans y songer » (Brantôme). Le jeune roi raffolait surtout de musique. Écoutons sur ce sujet son prédicateur et confesseur Arnaud Sorbin : « Dieu ! qu'il [Charles IX] aimoit la musique, fust aux instrumens ou aux voix humaines ; et surtout luy estoit agreable la musique, principalement celle d'un des plus rares musiciens de ce temps nommé Orlande... » ; il s'agit de notre compatriote Roland de Lassus, que Ronsard appelle quelque part le « divin Orlande ». Et c'est encore Brantôme qui nous a laissé le souvenir de cette scène charmante : Charles IX se levant de sa tribune, pendant la messe, pour aller chanter au lutrin avec ses chantres ; « et chantoit la taille (partie vocale intermédiaire entre la basse et la haute-contre) et le dessus, fort bien ».

Les statuts de l'Académie de Poésie et de Musique, tout comme

les Lettres patentes que lui accorda par deux fois Charles IX, sont conservés à la Bibliothèque de l' Arsenal, — chose curieuse : dans les papiers de Conrart, le premier secrétaire perpétuel de l' Académie française (mss. de Conrart, t. XIII, pp. 589 et suiv.). Selon la lettre de ces statuts, il s' agit de « remettre en usage la musique selon sa perfection, qui est de représenter la parole en chant accompli de sons, harmonie et mélodie ..., renouvelant aussi l' ancienne façon de composer vers mesurez pour y accommoder le chant pareillement mesuré, selon l' art metrique ».

Édouard Frémy, dont l' ouvrage sur *L' Académie des derniers Valois* (Paris, Leroux, s. d.) demeure classique, et à qui j' emprunte l' essentiel de ma documentation <sup>1</sup>, ne nous a rien laissé ignorer du fonctionnement de cette « Escolle pour servir de pépinière d' où se retireroient un jour poètes et musiciens par bon art instruits et dressez » (Premières Lettres patentes de Charles IX).

Baïf et Courville — le poète et le musicien — sont les *entrepreneurs*.

Les *académiques* (on ne dit pas encore : les « académiciens ») se divisent en deux catégories : les *musiciens* et les *auditeurs*, les uns et les autres devant être admis par les entrepreneurs.

Mais que ce terme de « musicien » ne nous trompe pas : les musiciens de l' Académie de Poésie et de Musique comprennent, d' une part, des poètes, des érudits, voire des savants, bref, des lettrés, et, d' autre part, des artistes qui mettent en musique les compositions de ces lettrés. S' adjoignent aussi à cette classe des musiciens six virtuoses : *chantres* ou *joueurs d' instruments*, tenus au plus rigoureux secret quant à l' origine des poèmes mis en musique qu' ils interprètent.

Quant aux auditeurs, ce sont ou bien des élèves, ou bien des gens de goût, des initiés. Un médaillon, qui est leur marque distinctive, leur donne le droit d' accès aux séances ; ce médaillon, strictement personnel, on doit le rapporter aux entrepreneurs dans le mois qui suit le décès de l' auditeur, sous peine d' une

<sup>1</sup> A consulter également Jacques LAVAUD, *Philippe Desportes*, Paris, Droz, 1936, pp. 243-249 ; et sur l' Académie de Charles IX, AUGÉ-CHIQUET, *La vie, les idées et l' œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Hachette-Toulouse, Privat, 1909, pp. 426-465, ainsi que, sur l' Académie de Henri III, THEODOSIA GRAUR, *Un disciple de Ronsard : Amadis Jamyn*, Paris, Champion, 1929, pp. 248-254.

amende de 100 livres tournois. Contrairement à l'hypothèse d'Édouard Frémy, je ne crois pas que la médaille au millésime de 1570 et qui porte la devise de Pontus de Tyard (*Me Pontus sequitur*), médaille dont on a, d'ailleurs, retrouvé trois exemplaires, soit un spécimen du médaillon académique.

Sur un *Livre de la Compagnie*, sorte de registre des membres, les auditeurs doivent inscrire leur nom et le montant de la redevance qu'ils s'engagent à acquitter pour l'entretien de l'Académie. Les versements se font deux fois par an ; si, après une ou deux séances, l'auditeur n'est pas satisfait, « ce qu'il auroit avancé luy sera rendu ».

Les exécutants virtuoses, qui ont des répétitions quotidiennes, sont requis de jouer, pour les auditeurs, tous les dimanches, « deux heures d'horloge durant ». Les auditeurs sont priés de se taire pendant les exécutions ; ils n'entreront pas dans l'auditorium si un morceau est commencé.

Un article des statuts prévoit que les querelleurs ont à débattre à au moins cent pas du siège de l'Académie.

Les peines sont l'exclusion et la confiscation de la redevance.

Par des Lettres patentes auxquelles j'ai déjà fait allusion et qui sont données, en novembre 1570, du Palais abbatial de Saint-Germain-des-Prés, où Charles IX était l'hôte du cardinal de Bourbon, le roi accepte volontiers le titre de « *Protecteur* et premier Auditeur d'icelle [Académie] ».

Malgré ce patronage royal, le Parlement hésite à enregistrer les statuts. Plusieurs parlementaires se montrent réticents ; ils craignent, déclarent-ils, que pareille institution ne pervertisse la jeunesse. C'est alors que les entrepreneurs invitent une déléation de quatre membres à assister à une séance ; ils vont même jusqu'à prier quatre notables parmi les parlementaires (le Premier Président, un des Avocats généraux, le Procureur général et un des plus anciens Conseillers) d'accepter le titre de *réformateurs*.

Le Parlement finit par admettre le principe de la vérification des statuts (15 décembre 1570) ; mais à la condition que l'Université de Paris examinera les pièces. Or l'Université, qui en délibère par deux fois avant de charger chacune des Facultés de déposer un avis motivé, complique les choses de telle

façon que, pour reprendre le mot de Sainte-Beuve, c'en devient « presque un lit de justice ».

Charles IX sera forcé d'intervenir de nouveau, sous la forme de Secondes Lettres patentes à Baïf et Courville, faisant ainsi quinauds parlementaires et bonnets carrés.

L'Académie de Poésie et de Musique siégea d'abord dans le bel hôtel de Baïf, à l'entrée du Faubourg Saint-Marcel, rue des Fossés-Saint-Victor (aujourd'hui, rue du Cardinal-Lemoine), le long de la contrescarpe des remparts de Philippe-Auguste. La maison a disparu lors des démolitions entreprises sous le Second Empire pour le percement de la rue des Écoles. La façade de pierre s'ornait de distiques grecs, tirés d'Homère, d'Anacréon, de Pindare, de Théocrite ; et ces signes cabalistiques faisaient se détourner, au témoignage des contemporains, les passants superstitieux.

Parfois, on se réunissait au Collège de Boncourt (rue Descartes, aujourd'hui), dont le jardin aboutissait en face de l'hôtel de Baïf.

Les membres de la Compagnie — nous y reviendrons — avaient le droit de rester assis et couverts devant le roi.

On compte, parmi les académiques musiciens, Dorat le maître helléniste, Ronsard, Amadis Jamyn, Jodelle, Belleau, Pontus de Tyard. Les auditeurs se seraient recrutés parmi les grands dignitaires de l'État et les courtisans.

Si l'Académie de Poésie et de Musique s'occupe surtout de concilier le son et le nombre, on y parle aussi de grammaire et de philologie. Les questions de théâtre sont à l'honneur. Baïf avait imité le *Miles gloriosus* (sa comédie s'intitule *Le Brave*) et adapté, outre *L'Eunuque* de Térence, des tragédies de Sophocle, dont *Antigone* ; il entend que la tragédie française soit en vers mesurés à l'antique ; pour la comédie, à laquelle convient la prose, volontiers proposerait-il une orthographe nouvelle fondée sur l'accent. S'il faut en croire un compte rendu rimé qu'il fait d'une audition, à l'intention de Charles IX absent, Baïf se serait même piqué de rétablir la chorégraphie des Anciens.

Mais la jeune Académie suscitait bien des jalousies, voire des haines. Baïf se sent obligé de demander au roi de châtier ses « envieux ».

Pour comble de disgrâce, le tocsin de la Saint-Barthélemy

(nuit du 24 au 25 août 1572) va sonner la fin des jours heureux. Désormais, Charles IX vit dans un perpétuel cauchemar : « Ah ! ma nourrice, ma mie, ma nourrice, que de sang et que de meurtres ! Ah ! que j'ai eu un meschant conseil ! » Au lieu d'assister aux séances de l'Académie, il se fait lire l'Écclésiaste par Rémy Belleau. Les auditeurs ne versent plus leur cotisation.

Baïf tente une ultime démarche, en vers :

*Mes compagnons et moy, sous vostre autorité,  
Nous mourrons depouillez de l'honneur merité  
D'avoir osé !...*

... Il est bien temps d'appeler la mort : le 31 mai 1574, un pauvre jeune roi de vingt-quatre ans au triste visage et au mauvais teint noir des Médicis meurt en poussant ce dernier cri : « Et ma mère ?... » Ronsard, qui le servait depuis l'*Institution pour l'Adolescence du Roy* (deuxième moitié de 1561) le pleure en termes émus ; et Amadis Jamyn est persuadé qu'il a le droit de s'écrier :

*... le suport  
Des Muses et des Arts avec toy semble mort.*

Éphémère et plutôt musicale que littéraire, au gré des goûts du Prince, cette première Académie des Valois doit nous retenir un instant encore. Ne serait-ce que parce qu'elle mérite, par droit de priorité dans l'ordre du temps, le nom de première « Académie française ». Le manuscrit tiré des papiers de Conrart lui donne, en effet, ce titre : « l'*Académie Française* de poésie et de musique ». Et, d'autre part, Du Boulay reproduit également ce titre dans son *Histoire de l'Université de Paris* : « ... *institutione Academiæ gallicæ ab Antonio Baiffio Poëta Laureato juxta Regis Litteras quæ tales sunt* : « Académie Française, Charles, par la grace de Dieu... » (p. 13).

\* \* \*

La mort de Charles IX a surpris son frère Henri, roi de Pologne. Le temps de tromper le Sénat par une feinte sérénité, le gardien de la porte par une histoire de rendez-vous galant, de s'offrir, au prix d'une bourse d'or, un bûcheron pour guide à travers les forêts : et celui que Pierre Champion a décrit comme « un séduisant

démon efféminé et parfumé » vole à bride abattue loin des lourds Polonais et des plaines neigeuses... La route du retour passe par Vienne et par Venise. Benedetto Croce a raconté bien joliment comment, dans la cité des Doges, le nouveau roi de France — Henri III a vingt-trois ans — passera une nuit, *senza pompa real* (sans cérémonies), auprès de la célèbre « courtisane honorée » Veronica Franco, laquelle lui donne son portrait en émail et en couleurs, deux sonnets qui commentent le cadeau de la miniature, et une épître dédicatoire où elle a la gentillesse d'insister sur l'*animo celeste* de son royal visiteur.

Jacques Amyot, son précepteur et qui succède en cette qualité à l'humaniste Pierre de Selve, a dit, s'agissant de Henri III, dans une lettre de 1577 adressée à Pontus de Tyard, qu'il n'avait « jamais manié esprit d'enfant qui ne semblast plus propre sujet pour en faire quelque jour un bien sçavant homme ». Au témoignage d'Agrippa d'Aubigné, qui ne peut être suspecté, lui, de complaisance, Henri III était « amateur de lettres » et s'exprimait avec éloquence. Moins doué peut-être pour la poésie que Charles IX (bien qu'il tourne agréablement le vers français), il s'intéresse aux philosophes et aux moralistes de l'Antiquité, aux historiens anciens et modernes, à la philologie ; il s'est mis à l'étude du latin, cultive les sciences. Des attestations concordantes de Ronsard, de Du Perron, de Davila, de Passerat, de Vauquelin de la Fresnaye insistent sur la solide culture du nouveau roi. Pierre Champion, en nous présentant dans un article documenté « Henri III et les écrivains de son temps » (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. I, 1941, pp. 43-172), a réhabilité ce Valois, qui, s'il aima passionnément les femmes, s'il se donna le tort d'apparaître comme aimant les hommes, n'en fut pas moins le plus spirituel des fils de Catherine, celui qui ressemblait le mieux, incontestablement, au séduisant grand-père François I<sup>er</sup>.

Dès le retour en France de Henri III, Baif exprime l'espoir, dans deux épîtres qui nous ont été conservées, que les travaux académiques vont reprendre. Une troisième épître supplicatoire, il la met assez astucieusement sur les lèvres de la Reine mère :

*Les lettres et les lettez, ô mon fils, favorise...*

Mais c'est Guy du Faur de Pibrac qui va prendre l'affaire en

main. En Toulousain qui se respecte, cet avocat général au Parlement de Paris est célèbre par sa faconde : « le plus éloquent et élégant que son temps ait porté » (Aubigné). Déjà membre du Conseil privé de Charles IX, il devient l'ami de Henri, encore duc d'Anjou, qui le désigne comme son chancelier au royaume de Pologne. On assure même que, lors de la fuite clandestine de Cracovie, le bon serviteur, demeuré en arrière, mit plusieurs fois sa vie en péril pour sauver celle du maître. Guy du Faur a étudié à Padoue. Philosophe, érudit (il a lu Platon et Sénèque), il est aussi poète : il publie en 1574, à l'imitation des Grecs, *Cinquante Quatrains* « qui contiennent des préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme » ; et ce recueil didactique aura tant de faveur que, cité avec éloges par M<sup>me</sup> de Maintenon, Voltaire et Diderot, il sera encore réimprimé, dans un but d'édification, en 1831. Guy du Faur connaît suffisamment l'histoire.

Il veut s'inspirer, lui, de l'Académie florentine ; selon le vœu de Ramus, lecteur royal, qui, dans un discours à la Reine mère prononcé dès 1567, avait souhaité, en farouche antiaristotélécien qu'il était, que fût honorée de la sorte la mémoire de Platon. Les études platoniciennes ont, d'ailleurs, du succès en France, où l'on pratique surtout ce néo-platonisme mystique et assez inquiétant qu'a fait connaître la traduction (parue à Lyon en 1551) des *Dialogi d'amore* de Léon Hébreu.

Guy du Faur de Pibrac va fonder, Henri III ne demandant qu'à se laisser convaincre, ce que nous appellerions aujourd'hui une Académie des Sciences morales. Elle s'appelle l'*Académie du Palais* ; elle siège au Louvre, dans l'antichambre du cabinet du roi, c'est-à-dire dans la pièce qui précède celle aux sept cheminées.

Nous avons malheureusement perdu le *Livre d'Institution* de cette seconde Académie des Valois : un manuscrit sur vélin qui, confié à Philippe Desportes, a disparu, vendu par le fils naturel du poète. Colletet en aurait vu des fragments retrouvés par Guillaume de Baïf, fils de Jean-Antoine, chez un pâtissier du Faubourg Saint-Marcel, lequel s'en servait pour envelopper ses gâteaux. Mais nous connaissons l'essentiel des statuts.

Le *Protecteur* est Henri III ; Pibrac, le seul *entrepreneur*.

Comme sous Charles IX, il y a, d'une part, les *musiciens* :

auteurs, compositeurs, chanteurs et joueurs d'instruments ; d'autre part, des *auditeurs*. La partie musicale est, du reste, largement amputée ; c'est à peine si chaque séance se termine par un chant et un chœur.

J'ai rappelé que le témoignage d'Agrippa d'Aubigné (début de 1576) est le plus ancien qui nous ait été transmis concernant l'Académie du Palais, dont nous savons, grâce à ce texte de l'*Histoire universelle*, qu'elle se réunissait deux fois par semaine. Dans une de ses *Lettres touchant quelques poincts de diverses sciences* (éd. Réaume et de Caussade, t. I, p. 459), notre huguenot est revenu à la charge. Il nous apprend de nouveau — détail infiniment curieux — que des femmes (on disait aussi : des « académiques ») <sup>1</sup> siégeaient à l'Académie du Palais ; mais, cette fois il cite des noms : « la mareschale de Retz », soit la fameuse Claude-Catherine de Clermont-Dampierre, dite la Dixième Muse et la Quatrième Grâce, et « M<sup>me</sup> de Lignerolles », cette Louise de Cabriane de la Guyonnière, ex-fille d'honneur de Catherine de Médicis, et qui, d'après Brantôme, « disoit bien le mot ». Aubigné précise même : « Ces deux ont fait preuve de ce qu'elles savoyent plus aux choses qu'aux paroles, dans l'Academie qu'avoit dressée le Roy Henry troisieme, et me souvient qu'un jour entre autres, le probleme estoit sur l'excellence des vertus morales et intellectuelles ; elles furent antagonistes, et se firent admirer. »

Si nous mettons bout à bout les témoignages de Claude Binet, le biographe de Ronsard, de Guillaume Colletet, d'Étienne Pasquier et de Charles Sorel, nous obtenons la liste suivante des « académiques » du Palais nommément désignés : Ronsard, Jean-Antoine de Baïf, Desportes, Pontus de Tyard, Doron, Davy Du Perron (le futur cardinal), auxquels il faut joindre, naturellement, Pibrac l'entrepreneur et Aubigné.

Édouard Frémy s'est donné beaucoup de mal pour compléter

<sup>1</sup> Le mot *académicienne* est signalé comme mot nouveau, en 1680, par le Dictionnaire de Richelet, pour parler d'« une dame qui allait à l'Académie » ; mais, d'après le contexte, elle s'y rendait plutôt comme les auditeurs : dans l'intention d'apprendre, de la bouche d'un magister, la philosophie. — Au XVII<sup>e</sup> siècle, le mot *académicien* a supplanté assez vite *académiste*, ce dernier terme s'entendant plutôt de celui qui se forme à certains exercices, ou qui les enseigne, dans une salle d'armes ou au manège.



cette liste. Tout ce que l'on peut inférer d'un discours qui nous a été conservé, c'est que des médecins siégeaient vraisemblablement à l'Académie (le médecin d'Henri III s'appelle Miron ; c'est lui qui disait, de son maître, qu'« il estoit courageux de la teste et non pas du cœur »). Quant aux auditeurs, ils comptaient sans doute, du côté des hommes, outre les princes du sang et les favoris du roi, ces enrichis que Ronsard appelait les *Chrysoiphiles* et Marguerite de Valois, plus prosaïquement, les *potirons* ; du côté des femmes, la Reine mère, la pétulante Marguerite elle-même, et l'« escadron volant » des filles d'honneur.

Grâce à Frémy, 22 des discours qui furent prononcés à l'Académie du Palais avaient déjà pu être rassemblés : 17 proviennent d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Copenhague (ms. Thottsche Saml., n° 315, in-f°) ; les 5 autres sont extraits des œuvres de Du Perron, Ronsard et Amadis Jamyn. Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (nouv. acq. franç., 4655) nous offre 10 discours, dont 2 seulement : l'un, anonyme, qui roule sur l'ambition, l'autre, de Desportes, sur la crainte, auront été ignorés de Frémy. Cela fait donc un total de 24 discours parvenus jusqu'à nous.

Selon toute vraisemblance, le roi en personne désignait les sujets à traiter. Sujets moraux, on va le voir, du moins à l'origine, s'il est vrai que, d'après la disposition respective des discours transcrits dans les manuscrits de Copenhague et de Paris, les premiers thèmes mis en discussion furent les vertus morales et intellectuelles, la joie et la tristesse, l'ire (la colère), l'honneur et l'ambition...

Sur le propos de savoir « quelles vertus sont plus excellentes, les morales ou intellectuelles », nous n'avons pas moins de cinq discours, dont deux au moins furent prononcés devant le roi ; le deuxième est de Ronsard ; les troisième et quatrième de Desportes ; le cinquième d'Amadis Jamyn.

Fort sûr de lui, Ronsard avait la réputation de parler avec une dédaigneuse nonchalance ; mais, corrige Binet, « que s'il avoit à discourir en presence ou par commandement des grands, ... il disoit des mieux, tescmoin le docte discours qu'il fit sur le subject des vertus actives... et qu'il accompagna d'une genereuse et pareille action par le commandement et en presence du Roy

Henry troisieme lorsque ce prince voulut dresser l'Academie de son Palais » (*Vie de Ronsard*, p. 174). Poète mais homme d'action, le gentilhomme vendômois prétend mettre au-dessus de la pure spéculation les vertus morales. Sa péroration a, dans sa simplicité, bien de l'allure : « Quant à moy, si ce n'estoit de peur de honte, je dirois que je ne congnois point tant de vertus intellectuelles, qui sont propres aux endormis et agravez de longue paresse, comme les hermites et autres telles gens fantastiques et contemplatifs, me retirant du tout du costé de l'action. Car que sert la contemplation sans l'action ? De rien, non plus qu'une espée qui est tousjours dans ung fourreau ou ung cousteau qui ne peult couper. »

Desportes lui rétorquera, en deux passes d'armes, qu'il préfère, quant à lui, les vertus de l'entendement, « eu esgard que l'homme est homme par l'honneur de son âme, et non pas à cause de son corps ». Et c'est aussi le sentiment d'Amadis Jamyn, pour qui l'intellect est « ce qui nous faict asseoir à la table des Dieux ».

Des quatre discours prononcés sur la question de décider quelle est la plus véhémente des passions humaines : la joie ou la tristesse, un seul, le dernier, est signé : de Jamyn, lequel, comme il le confesse assez naïvement, s'est jeté « du party de la joye ». Certaines allusions de l'avant-dernier nous inciteraient à croire — nous l'avons signalé — que le précédent serait l'œuvre d'un médecin : « Ceux de ceste Compagnie », allègue en effet l'orateur, « qui font profession de la medecine... »

Pibrac, le mieux-disant des « académiques », paraît-il, Amadis Jamyn (encore) et deux anonymes ont discouru de la colère. C'est à l'occasion de son discours sur l'ire que Jamyn dit, s'adressant à Henri III le Protecteur : « Je revere, honore et loue grandement Votre Majesté de quoy elle assemble, pour tel effect, ce bon nombre de sçavans personnages ; car, tout ainsi que la bonne temperature et subtilité de l'air cause l'abondance des fructs, ainsi la benignité, l'honneur et l'humanité du Prince est ce qui provoque et fait venir en avant l'avancement des ars et des beaux esprits. »

Amadis Jamyn (toujours lui) a traité le sujet : l'honneur et l'ambition ; deux anonymes ont parlé simplement de l'ambition. Sur l'envie, nous possédons deux discours, dont un de Ronsard

(ms. B. N., Fonds Dupuy, 559), avec signature autographe. Trois discours sur la crainte émanent, respectivement, d'un anonyme, d'Amadis Jamyn et de Desportes, lequel définit la crainte : « une perturbation du cœur, et une tristesse née de l'imagination d'un mal prochain qui soit pour nous apporter facherie et destruction » ; et Desportes d'annoncer, en terminant, un nouveau débat sur la force. Enfin, d'après la documentation échappée aux injures du temps, on aurait aussi abordé, à l'Académie du Palais, les hauts problèmes de la connaissance et de l'âme (deux discours de Davy Du Perron), ainsi que le thème de la vérité et du mensonge (le sixième discours conservé d'Amadis Jamyn).

Ces harangues académiques, bourrées d'érudition et d'un tour souvent assez plat, duraiient en moyenne une bonne vingtaine de minutes ; certaines sont nettement plus longues. Elles témoignent surtout du goût que l'on manifestait déjà, dans l'entourage de Henri III de Valois, pour la controverse psychologico-morale. Montaigne me paraît le reflet naturel de ces discussions sur les vices et les vertus. Littérature du dialogue. Présence de l'homme.

Au demeurant, l'Académie du Palais allait devenir le point de mire du parti des « Politiques ».

Jean Passerat, lecteur au Collège royal, ouvre le feu :

*Sans chercher donc la Vertu endormie  
Aux vains discours de quelque Academie,*

lance-t-il au roi qui lui a demandé de traduire des fragments de l'*Énéide*. Pressé par Pibrac de faire amende honorable, Passerat a beau jeu de se tirer d'affaire en protestant qu'il n'a pas eu l'intention de blesser le souverain, mais qu'il a voulu dire leur fait à quelques « académiques ».

Au tour d'Étienne Pasquier d'entrer dans la bagarre. Une spirituelle épigramme de six vers latins raille Henri III qui « décline » à tous égards, puisqu'alors qu'il a tant et de si graves difficultés sur les bras, il ne souhaite qu'une chose : apprendre le latin, décliner (*declinare cupit*).

La mort de Pibrac, survenue le 2 mai 1584, et les fureurs aveugles de la Ligue porteront le coup de grâce à l'Académie du Palais. Les papiers de l'entrepreneur sont dispersés ; la seconde Académie valoisienne a vécu ...

Cette même année 1584, Henri III, se rend chez les vingt-sept frères mineurs de l'Observance (des Minimes) qu'il vient d'établir dans la solitude du bois de Vincennes pour y remplacer les religieux de l'ordre de Grandmont : des « Bonshommes », comme on les appelait. Le ms. 2028 de la Bibliothèque de l'Arsenal nous donne les statuts de cette étrange fondation, dite l'Oratoire de la « Vie Sainte », fondation acceptée par Rome à la suite d'une mission de Jules Gassot. Or une dédicace de Jacques Davy Du Perron, fils de huguenot mais converti au catholicisme, nous apprend que la réunion de Vincennes formait aussi une *Académie* — le mot y est — de religieux, s'édifiant mutuellement par le moyen de conférences et de lectures.

En 1585, en faisaient partie, outre le roi et Du Perron, Arnaud Sorbin, prédicateur de Charles IX, l'évêque de Nevers, Christophe de Cheffontaines, archevêque de Césarée et protecteur des Pénitentes, le père jésuite Auger, confesseur royal, le curé parisien Guillaume Rose, Jacques Amyot et Philippe Desportes, devenu abbé de Tiron et de Josaphat et nanti de fructueux canonicats.

On a voulu voir, dans cette orientation du roi vers la dévotion, un signe de folie : le Valois ne serait-il point devenu un de ces « fantastiques et contemplatifs » dont se gaussait Ronsard ? Henri III est, en vérité, l'homme de toutes les extravagances. Sans compter que l'année 1584 est celle d'une grande peste ; pas de blé ; une telle sécheresse qu'on passe la Seine à pied ; l'Hôtel-Dieu regorge de grabataires. Le 16 octobre, le roi, au moment qu'il édicte les mesures à prendre contre l'épidémie, bat sa coulpe : « Dieu est grandement courroucé et il nous afflige à bon droict pour nos iniquitez. » Puis, tout de noir vêtu, en chaperon de velours noir, n'ayant pour ornement qu'une simple chaîne d'or, il s'en va prier à Vincennes et ouïr les harangues théologiques. Pieuse transposition de l'Académie du Palais...

\* \* \*

Sainte-Beuve a écrit, dans son *Tableau de la Poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle* : « L'Académie de Baïf et Pibrac était un véritable essai d'Académie française. » Guillaume Colletet, un des premiers membres de l'Académie de Richelieu, est parfaitement

conscient de cette filiation, puisqu'il écrit : « Veuille le bonheur de la France que cette Académie françoise qui fleurit à présent, et de laquelle j'ai l'honneur d'estre, répare le défaut de l'autre et que l'on recueille de cette noble Compagnie les fruits que l'on se promettoit de celle du dernier siècle ! » J'ai rappelé que les statuts de l'Académie de Poésie et de Musique et les Lettres patentes de Charles IX ont été retrouvés parmi les papiers de Conrart.

Comme l'a fort bien mis en lumière Frémy, les analogies sont manifestes : lettres patentes en 1635 comme en 1570 ; privilèges et franchises sous les Valois comme sous Louis XIII (les académiciens de Richelieu ont le droit de *committimus*, c'est-à-dire que leurs procès seront jugés par la Chambre des Requêtes ; ils jouissent d'exemptions de charges) ; l'Académie française <sup>1</sup> a son sceau, à l'effigie du Cardinal, et son contre-sceau avec la devise : « A l'Immortalité », tout comme l'Académie de Charles IX avait son médaillon. Aux deux catégories de musiciens et d'auditeurs correspondrait peut-être la distinction entre assemblées ordinaires et assemblées extraordinaires. Enfin, — mais ceci n'est sans doute qu'un jeu de coïncidences, — il est frappant de constater que l'enregistrement par le Parlement des Lettres patentes de Louis XIII souleva les mêmes objections que la vérification, soixante-cinq ans plus tôt, des Lettres patentes de Charles IX : il faudra deux ans, des démarches pressantes de Richelieu, et pas moins de trois lettres de cachet du roi pour obtenir, le 9 juillet 1637, la reconnaissance de l'Académie française ; encore l'arrêt de vérification contenait-il cette clause : « Que l'Académie ne pourra connoître que de la langue françoise, et des livres qu'elle aura faits, ou qu'on exposera à son jugement. »

Une seule différence : au XVII<sup>e</sup> siècle, le Protecteur n'est plus le roi de France, mais le Cardinal. Et sans doute faut-il attribuer à l'orgueil jaloux de Richelieu ce soin que l'on mit à taire les ressemblances avec les deux Académies valoisiennes : tout était

---

<sup>1</sup> D'autres noms furent mis en avant : *Académie des beaux esprits*, *Académie éminente*, *Académie de l'éloquence* : *Académie des Polis* parut un moment l'emporter.

machiné pour provoquer l'impression que l'Académie française, aux premiers mois, de 1634 (on commença à tenir registre le 13 mars), avait été créée *ex nihilo*.

Une preuve, pourtant, qu'on se souvenait du passé, je la trouve dans la relation d'un incident protocolaire. En 1658, lors de la visite à l'Académie française de la reine Christine de Suède, la question se posa de savoir si les académiciens la recevraient debout ou assis. M. de la Mesnardière dit au chancelier que, du temps de Ronsard et sous Charles IX, les académiciens restaient assis. Ce précédent fit loi, dût la galanterie en souffrir...

Mes chers confrères (on a dit longtemps : « compagnons »), vous me pardonnerez peut-être de vous avoir rappelé un peu longuement, à propos d'un texte d'Agrippa d'Aubigné <sup>1</sup> et à travers cette histoire des origines valoisennes de l'Académie française, que, si nous ne terminons pas nos séances par des chansons, si nous ne nous occupons pas ici de questions d'éthique, nous nous rattachons indirectement à l'Académie florentine de Cosme l'Ancien, aux « Nuits vaticanes », au divin Platon.

---

<sup>1</sup> Signalons que Henri de Navarre, le futur Henri IV, sans doute à l'instigation de la reine Margot, fondera, lui aussi, à Pau, une Académie. Aubigné en fera évidemment partie. Il s'en est ouvert dans une lettre à M. de la Rivière, premier médecin du Béarnais : « Le Roy, mon Maistre, avoit dressé une petite Académie à l'imitation de celle de la Cour. Messieurs Duplecis (Philippe Duplessis-Mornay, le « pape des huguenots »), Dubartas (le poète de la *Semaine*), Constant (Jacques Constant, gouverneur de Maran, l'ami intime d'Agrippa), le Président Ravignan (Pierre de Mesme, Premier Président du Conseil souverain de Béarn), La Nagerie (conseiller et maître des requêtes), Ville Roche (non-identifié) et Pelisson (Pierre Pellisson, autre maître des requêtes de Navarre) en estoient : mais quand il faloit faire party, Hortoman (médecin du Béarnais) et Pelisson ne pouvoient demeurer d'un costé, pour ce que nul de nous ne pouvoit resister à ces deux Docteurs » (*Lettres touchant quelques poincts de diverses sciences*, éd. Réaume et de Caussade, t. I, p. 441).

---

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

---

## Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> .....	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> .....	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> .....	150.—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française</i> .....	75.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> .....	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> .....	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> .....	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> .....	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> .....	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> .....	75.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> .....	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> .....	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> .....	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> .....	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> .....	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> .....	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> .....	120.—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> .....	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé).</i>	

## Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> .....	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> ..	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> .....	60.—

## Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200 .....	225 frs
CHARLIER Gustave. — <i>La Tragi-Comédie Pastorale (1594)</i> .....	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> .....	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup></i> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)	90.—

## Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> .....	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> .....	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Âme des Choses</i> .....	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> .....	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot) .....	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> .....	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier .....	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> .....	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> .....	75.—

Ces ouvrages seront envoyés franco après versement de leur montant au G. C. P. N<sup>o</sup> 1501.19 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

**Viennent de paraître :**

CHAMPAGNE Paul. — <b>Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie</b> .....	90 frs
VIVIER Robert. — <b>L'originalité de Baudelaire</b> ( <i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i> ) .....	110.—
DESONAY Fernand. — <b>Cinquante ans de littérature belge</b> .....	20.—